

Alice Poirier à Henry de Montherlant

1er janvier 37

Rilet,

J'attends toujours une petite lettre de vous. Ce matin le facteur a apporté, en tout et pour tout, une carte de mon amie Yseult qui a la manie de me souhaiter la bonne année. Cette coutume devrait être abolie. Surtout à l'égard de gens qui, de toute évidence, sont malheureux et le resteront.

J'ai dessiné tant bien que mal, en quatre lettres assez longues, le caractère de mon « Costa ». Vous verrez cela à mon retour. Je voudrais dessiner avec assez de perfection pour que mon récit en découle ensuite normalement, et presque irrésistiblement. Si en effet Costa est un génie, avec tout ce que le génie comporte de personnel et d'involontairement cruel, il est inévitable que la pauvre Lil Crosette (1) sera écrabouillée.

Dans ma précédente version, j'avais peint deux génies, un homme et une femme. Ils réagissaient différemment. Mais enfin, ils se consolait tous deux, tant bien que mal, dans l'art.

Cette fois-ci, obéissant à Grasset, je n'ai peint qu'un seul génie. Naturellement, ça change tout. La femme ne pourra être qu'écrasée comme une crotte sous un essieu de voiture.

Quant à ce qui s'est passé réellement entre vous et moi, Rilet, je ne cherche pas à peindre cela. D'ailleurs, je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. Je sais seulement que j'ai souffert horriblement, malgré mon courage, malgré mon espoir qui remontait sans cesse. Et que je souffre plus que jamais aujourd'hui que l'espoir est tué.

Mais cela n'a pas d'intérêt pour l'art. L'art, c'est le domaine du possible, à base de réel lui-même. Ce n'est jamais le réel lui-même.

Dans les intervalles de mon écriture (qui me cause d'ailleurs guère de joie tant le sujet est difficile à saisir) ce terrible dilemme revient toujours, où ma passion pour vous m'a placée. Me suicider. Ou avoir des aventures. J'aurai des aventures, évidemment. Cela me donnera aussi l'occasion de faire une « expérience » psychologique sur vous ! **Manquerez-vous à ce point d'honneur pour souffrir que moi, votre amie, votre épouse mystique depuis dix ans, je sois forcée, ne pouvant faire autrement, de m'avilir avec un autre ? Le souffrirez-vous ? Permettez-vous cette horreur ? Nous verrons bien. Pour une fois, c'est moi qui fais l'expérience.** (2)

Quelle horrible chose que cette virginité ! Cela me fait l'effet d'un chapeau sur ma tête, et qui serait trop étroit. Des névralgies terribles, ma vie entièrement gâchée. Quand il suffirait pourtant, de retirer le chapeau..... A vous Rilet, soyez heureux.

Alice

Notes :

(1) Lil Crosette : nom de l'héroïne du roman qu'Alice tente d'écrire. Alice se faisait appeler *Lil* en famille.

(2) Un double 0 dessiné par Montherlant en marge de ce passage.

Alice est l'épouse mystique depuis 10 ans ! Dans les épousailles mystiques, l'époux divin a fait un choix.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 31 janvier 37

Mon cher Rilet,

Etes-vous rentré de Suisse ? Vous y êtes-vous bien reposé ? Je voudrais avoir de vos nouvelles.

Moi, ça va très bien. Inspiration torrentielle. Enfin, ça y est ! Cette fois-ci définitif et pour toujours. Si Grasset ne le prend pas, c'est un imbécile. D'ailleurs, il le prendra. J'aurai fini, je pense en avril.

C'est toujours le conflit œuvre-amour mais maintenant l'œuvre est personnifiée par vous et l'amour par moi. C'était une grosse erreur de placer sur ma malheureuse tête à la fois l'œuvre et l'amour. J'avais l'air pédante et ridicule. Maintenant, je n'ai plus l'air ridicule du tout et vous, de votre côté, vous avez l'air infiniment intelligent, beaucoup plus que vous l'êtes dans la réalité.

J'ai montré le portrait que j'avais fait de vous à Janine Bouissounouse. Elle vous a trouvé très bien, très ressemblant. Mon Jean Cabrol n'est d'ailleurs pas Costa, je n'ai pas besoin de vous le dire. Jean Cabrol, c'est vous. Ou plutôt, c'est vous, c'est vous + moi. Comme Andrée Hacquebaut, était moi + vous. C'est passionnant, ces symbioses.

A propos, il me vient une idée au sujet d'Andrée Hacquebaut. Si vous la supposez amoureuse de cet imbécile de Costa, ce n'est elle-même qu'une pauvre fille ridicule et folle.

Si vous la supposez, par contre, amoureuse de l'Amour, elle devient la sœur des génies et des dieux, une splendide et rayonnante figure. Que croyez-vous, Rilet ? Était-elle amoureuse de Costa ? Ou l'était-elle de l'Amour ?

Lil Crosette est naturellement amoureuse de l'Amour : cela me paraît l'évidence même. Et pourtant mon Jean Cabrol est autrement plus séduisant que votre Costa. Une femme aurait pu l'aimer.

Bonjour, cher Rilet, et à bientôt j'espère si vous êtes de retour.

Voulez-vous lire la première partie de mon roman, déjà écrite ? Il y aura trois parties. Si vous voulez que je fasse remettre ce manuscrit à votre concierge, vous n'avez qu'à téléphoner.

Alice

P.S. Avez-vous lu l'article sur les Jeunes Filles dans la « Revue Universelle » du 15 janvier ? Je rigole quand je lis que l'histoire de cette pauvre fille, d'Andrée Hacquebaut, est « déchirante ». Sérénité et divinité.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 9 février 1937

Mon cher Rilet,

Je me demande pourquoi je n'ai pas de nouvelles de vous. Je suis un peu inquiète. Dites-moi au moins que vous allez bien.

-316-

Mon œuvre – qui m'a tout l'air d'un chef-d'œuvre – sera terminée dans un mois. Je la porterai chez Grasset. J'aurais pourtant voulu, avant, que vous la lisiez. Tout ne vous plaira peut-être pas dans ce portrait de vous et je pourrais encore faire des changements.

Il y a une quantité de personnages. Et tous, ô miracle ! vivent. Moi qui me désespérais tant de ne pouvoir donner la vie ! C'est bien changé maintenant. C'est comme si Dieu, pour me consoler de n'avoir pas eu votre amour, m'avait fait don de votre talent, avait porté de vous en moi le Feu Sacré.

De telle sorte qu'il y a des jours où je me demande s'il vous reste encore un petit peu, du Feu Sacré. J'en ai tant reçu ! Et chose curieuse, c'est votre Feu que j'ai. Mon talent est parfaitement original et parfaitement mien mais il est en même temps parfaitement vôtre. Même passion pour les sentiments de bonne qualité. Même gaieté joueuse. Même ironie. Et souvent, en mieux. Janine Bouissounouse s'étonnait que quelqu'un qui a du sang allemand dans les veines puisse écrire de façon si aérienne.

Rilet, quand je pense que vous ne vouliez pas m'épouser pour ne pas compromettre votre œuvre ! Et dire que c'est moi qui maintenant ai reçu ce talent dont vous étiez si avare ! Quelle aventure !

Bien amicalement,

Alice.

P.S. M'épouserez-vous quand je serai illustre ? Votre vanité sera-t-elle enfin flattée ? Pourrez-vous enfin répondre aux plats petits imbéciles qui vous disaient que j'avais l'air d'une bonniche, que la bonniche a du génie ? Que tout Paris le proclame ? J'aimerais mieux vous comme mari qu'un autre parce que, tout de même, c'est à vous que je dois tout cela. Si je ne vous avais pas rencontré, personne, jamais, n'aurait eu l'occasion de s'apercevoir que j'ai du génie.

Inutile d'ajouter que je suis maintenant vidée au point de vue « œuvre ». Je n'ai plus rien à écrire. Mais une deuxième expérience avec vous – expérience de mariage, expérience de paternité – m'intéresserait à nouveau. Je n'ai pas d'œuvre sans amour. C'est d'ailleurs fort beau – Ecrivez ou téléphonez vite !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 14 février 1937

Au-dessus de la lettre, en travers et renversée cette phrase: « Rilet, vous allez bien ? Pourquoi n'écrivez-vous pas ? Cela ne me ferait rien si je vous savais content. »

Mon cher Rilet,

Abîme de désolation ! L'Esprit (votre esprit) qui pendant 84 pages m'avait tenu la main pour que j'écrive comme vous et mieux que vous, a maintenant fichu le camp. Oui, mon roman si bien commencé a tourné de telle sorte que je dois découdre toute la seconde partie. J'ai oublié que c'était vous le personnage principal : Lil Crosette prend des proportions fantastiques et vous disparaîsez.

Naturellement, cela ne peut pas être. Je me suis mise à récrire courageusement cette seconde partie. Voilà le sujet. Lutte entre la passion de l'œuvre (vous) et la passion de l'amour (moi). A aucun moment, je ne dois oublier que la passion de l'œuvre est le centre, le noyau d'où rayonne tout le reste.

C'est ça le difficile pour moi car, au fond, l'amour m'intéresse plus que l'œuvre. Mais il faut bien obéir à Grasset : il m'a commandé un portrait de vous.

Je sens, lancinant, le besoin que tout artiste, j'imagine, doit sentir comme moi : avoir un nègre. Qu'un autre écrive le roman et que je n'aie plus qu'à mettre ma signature.

N'avez-vous jamais senti cette hantise du nègre ?

Avec cela la folie de la gloire. Quand on a des désirs exorbitants comme moi il faut naturellement la gloire pour les satisfaire. Ce n'est pas de me mettre du rouge à lèvres ou de « sortir » qui me donnera ce que je voudrais, bien sûr : c'est d'être illustre.

Vous croyez trop, Rilet, que je suis malheureuse par impuissance. Je le suis par excès de désirs. Vous ne m'admirez pas assez, je le pense. Je suis dix et vingt fois plus admirable que tout ce que vous pouvez imaginer. Il y a des mots de vous sur moi, par exemple, qui sont d'une sottise navrante comme lorsque vous dites, par exemple, que « je manque de dignité ».

Comment osez-vous dire cela de moi ? Et comment ne giflez-vous pas la première personne qui ose le dire de moi ? Vous savez bien que c'est faux. On ne peut pas avoir à la fois un orgueil fou comme moi et manquer de dignité.

Savez-vous ce que je voudrais ? Etre illustre et que trente hommes me courent après. A ce moment – mais à ce moment seulement – je me précipiterais sur vous et je vous donnerais mon premier baiser en vous disant que c'est vous que j'ai choisi. Mais pour réaliser ce rêve, il faut être illustre.

O la gloire ! Je ne la veux que pour l'amour. Et pour l'amour avec vous.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

20 février 37

Cher Rilet,

Je suis triste de ne pas avoir de vos nouvelles. Où êtes-vous ? Que faites-vous ? Est-ce que vous allez bien, au moins ?

Seriez-vous de nouveau fâché ? Mais pourquoi ? Mon estime pour vous a baissé un peu mais mon affection est toujours la même.

Je vous aime toujours avec le même Feu et le même désintéressement. Je me dis seulement qu'à votre place, si j'étais le monsieur, et si vous étiez moi, je vous donnerais quelque chose. **Et c'est pourquoi mon estime a baissé** (1). Vous n'agissez pas comme j'aurais agi : est-ce cela qui vous indispose contre moi ? Mais je dis tout ce que je pense, vous le savez bien.

Voudriez-vous que je vous mente ?

Mon roman me donne un mal de chien et je ne sais pas si, en dépit de ma peine, la 2^{ème} et 3^{ème} partie seront aussi bonnes que la 1^{ère}. En tous cas, il y a un progrès fou sur ce que vous avez vu. C'est jour et nuit.

Voilà le plan. Thème général : lutte entre l'œuvre (vous) et l'amour (moi). L'œuvre triomphe.

1^{ère} partie : Portrait des deux héros.

2^{ème} partie : Commencement de la lutte entre l'œuvre et l'amour. Je monte à l'assaut perpétuellement. Quant à vous, tout en faisant des expériences sur moi, vous sentez grandir votre tendresse. A la fin, vous êtes à deux doigts de l'amour. Chute brusque : vous partez en voyage et on vous conseille 10 ans de chasteté.

3^{ème} partie : Je monte à l'assaut perpétuellement. Vous sentez grandir non plus votre tendresse, mais votre souffrance et votre pitié. (En même temps, bien entendu, vous multipliez les expériences.)

Chute brusque : votre souffrance cesse car l'œuvre jaillit, radieuse. En même temps, vous commencez à en avoir un peu assez de moi, comme si vous m'aviez « eue ».

Fin : Vous dites naturellement « non » quand je vous propose les deux mois d'amour ; l'œuvre est faite et votre goût pour moi a pâli d'autant. Je suis roulée.

Je voudrais finir ce livre avant de partir pour le Midi. Avant donc le début d'avril. Ce ne sera pas commode. En tous cas, je ne le donnerai à Grasset qu'à mon retour, en mai.

J'ai un mal de chien pour peindre la passion de l'œuvre chez vous. Pourriez-vous me donner quelques tuyaux ? Comment se manifeste cette passion de l'œuvre chez vous ? Je suis obligée d'inventer, ne sachant là-dessus rien de précis.

A vous,

Alice

Note :

(1) Un double 0 dessiné par Montherlant dans la marge.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 23 février 37

Mon cher Rilet,

Encore un petit mot (cette lettre est restée sans réponse) (1). Notez que je ne vous écris pas pour que vous répondiez, mais par sympathie et par affection pour vous. Le silence vaut d'ailleurs mieux que certaines de vos réponses, et qui m'ont fait horriblement souffrir.

C'est curieux : vous ne m'avez jamais offert la plus petite joie. Mais vous êtes arrivé à me faire souffrir. Moi qui pourtant déteste ça et ne souffre qu'à la dernière extrémité. Mais je dois reconnaître que vous y êtes arrivé. Et à quel point !

J'étais ce soir à la conférence de Martial Piéchaud (2) sur *Les Jeunes Filles*. C'était idiot. Il ne comprend rien à rien. La petite note que je vous envoie, extraite de « Paris-Midi » de dimanche, peut d'ailleurs vous donner le « ton » de cette conférence. J'ai souligné à l'encre rouge les bourdes les plus catastrophiques.

Vous avez voulu venger les vraies « jeunes filles » ! Vous manquez de sympathie ! Que dites-vous de cela ? C'est le contraire qui est le vrai.

Je suis certaine que vous êtes coulé de vices et de défauts (3): mais chose curieuse, ce ne sont jamais ceux que les gens vous reprochent. Ils tombent toujours à côté.

Henriette Charasson est ridicule quand elle se mêle de vous faire la morale. Et Martial Piéchaud aussi est ridicule.

Mon roman avance avec difficulté. C'est cent fois plus dur d'écrire un roman qu'une thèse de doctorat. Pour ma thèse, je n'avais qu'à mettre de l'ordre dans mes fiches et ensuite les couler bout à bout. Ici, il faut que j'invente continuellement.

Ce n'est que dans le tissu de mon invention que je peux, de temps en temps, intercaler un voyage, ou un développement moral.

C'est horriblement dur d'inventer. Je tâche de le faire le matin, en balayant ou en reprisant des chaussettes. Il ne me vient d'ailleurs que des poussées d'invention : c'est presque rien. Et c'est pourtant de ça dont est fait le roman.

Quand je pense au mal terrible que j'ai à écrire ! A cette torture de mes méninges ! A ce forçage continu que j'exerce sur moi ! Que c'est donc compliqué d'être heureuse. Mais je n'étais pas faite pour écrire des romans. J'étais faite pour aimer un époux qui lui, eût écrit les romans à ma place.

« Epouser un génie ou devenir génie moi-même ». Ce programme de ma vie quand j'avais 20 ans, j'essaie toujours de le réaliser. Il ne me reste aujourd'hui que le deuxième point : « devenir génie moi-même ». Mais comme c'est dur !

Votre amie,

Alice

Notes :

(1) **Alice Poirier** imite la formule de Costals dans *Les Jeunes Filles*.

(2) **Martial Piéchaud**, né le 6 septembre 1888 à Bordeaux et mort le 24 août 1957 à Nay (Pyrénées-Atlantiques), est un écrivain, critique littéraire et dramaturge français. Il fut membre de la « Génération Perdue », et ami d'enfance de François Mauriac, André Lafon et Jean de La Ville de Mirmont. Il est lauréat de l'Académie française en 1951 (Prix Narcisse Michaut). Martial Piéchaud est issu d'une famille de la vieille bourgeoisie bordelaise. Son père, Timothée Piéchaud, était professeur à la faculté de Médecine de Bordeaux et éminent chirurgien. Sa mère, Marie Cardez, était la fille du comte romain Ferdinand Cardez, et descendait d'une vieille famille du négoce bordelais, sa famille possédant les châteaux Jourdan, Carsin, Villandraut et Deylet (Rions). Il fit ses études au Lycée Saint-Joseph-de-Tivoli à Bordeaux et fit ensuite du droit à Paris, et obtint sa licence. Rédacteur de la Préfecture de la Seine, il écrivit son premier roman, *Le Retour dans la nuit*, publié d'abord dans La Revue hebdomadaire, puis chez Grasset en 1914. Ce premier roman lui assura une grande renommée. La guerre interrompit sa carrière de romancier. Il en sortit ayant perdu ses très chers amis, André Lafon et Jean de La Ville de Mirmont, et décoré de la Croix de Guerre. Il tint une chaire de critique littéraire dans de nombreuses revues, à savoir *la Revue de Paris*, *L'Illustration*, *la Revue des deux Mondes* ou *La Revue hebdomadaire*. Il écrivit pour le théâtre : *Le Sommeil des amants* au Théâtre Antoine ; *Le Quatrième*, qui fut joué à la Comédie-Française ou encore *Mademoiselle Pascal* à l'Odéon. Il se maria en 1922 avec Anne-Marie Berchon, d'où deux enfants, Philippe et Nicole Piéchaud. Il est l'oncle des artistes Dominique et Bertrand Piéchaud. Son frère, Louis Piéchaud, fut aussi un grand ami de François Mauriac, qui en parle à quelques reprises dans ses *Nouvelles Lettres d'une vie 1906-1970*, ainsi que de Martial. Il fut fait Officier de la Légion d'honneur, et mourut le 24 août 1957 à Nay (Pyrénées-Atlantiques). (Sources : Wikipedia).



Martial Piéchaud(1888-1957)

-320-

(3) « *Je suis certaine que vous êtes cousu de vices et de défauts* ». Phrase peu aimable à l'égard de l'Epoux mystique ! Alice ne comprenait-elle pas que ce ton direct et trop familier pouvait déplaire à Montherlant qui détestait les « inconvenances » ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 26 février 37

Mon charmant Rilet,

Janine Bouissounouse m'a dit cette après-midi à la Bibliothèque, qu'elle avait reçu vos « bons vœux » de Nice, datés du 28 décembre dernier. Ainsi, vous étiez à Nice le 28 décembre ? Quand je vous croyais en Suisse !

Et où êtes-vous maintenant, charmant ami.

Je donnerai mon roman à Grasset en mai prochain, mais je veux absolument que vous le lisiez avant.

Si nous partons pour le Midi, ce sera comme tous les ans fin mars ou début avril ; nous ne savons d'ailleurs ces choses que 2 jours, à l'avance. Si nous partons, j'emporterai mon manuscrit. Ainsi, je pourrai le revoir sous les oliviers.

Je voudrais aussi pouvoir me baigner ; l'année dernière, il faisait si froid que je n'ai pas eu l'occasion de mettre une seule fois mon costume de bain. Je nage comme un caillou, mais j'aime tout de même ça.

Mon roman me donne la méningite. Quel métier, Seigneur ! Pourquoi suis-je forcée de devenir un génie, coûte que coûte ? Mais je me rappelle cette déception terrible que j'ai eue quand j'avais écrit un très bon article sur votre Evolution et que personne n'en a parlé. Depuis ce moment, je ne veux plus rien savoir de la critique littéraire. Un roman, je pense, s'il était bon, me donnerait la notoriété que je recherche.

Cette soif de la gloire.....Me méprisez-vous pour ainsi désirer la gloire ?

Je voudrais qu'on parle de moi, qu'on dise que j'ai du talent, autant de talent que vous. Je le voudrais avec feu et cela explique bien des choses dans mon caractère et dans ma vie. Il est trop clair que je ne serais qu'une imbécile si, désirant me marier comme je le désire, je ne ferais tout simplement rien pour cela. Mais j'aime la gloire : voilà le vrai secret.

Si j'avais la gloire, il y a bien des chances pour qu'alors je commencerais enfin à m'habiller convenablement, à me coiffer bien, à me mettre du rouge, etc... Mais

avant, quelque chose de plus fort que moi m'empêche de le faire. Expliquez-vous cela comme vous pourrez. Je me mettrai du rouge quand j'aurai la gloire, pas avant, pourquoi ??

Votre caractère me donne un mal de chien. Je le compose autour d'un point central, qui est la passion de l'œuvre.

Bonjour Rilet, me donnerez-vous enfin de vos nouvelles ?

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 3 mars 37

Cher Rilet,

Seriez-vous encore à Nice ? C'est qu'un espoir pointe dans ma cervelle, comme une aurore. Que vous y seriez encore le mois prochain, et qu'alors nous puissions nous voir là-bas.

Janine Bouissounouse m'a dit que je pourrais facilement trouver l'hôtel où vous nichez en consultant les listes du Touring Club.

Mais loin de moi la perspective de ces ruses ! Je ne chercherai pas du tout à savoir l'hôtel où vous nichez, pas plus qu'à vous surprendre. Si je suis à Menton, je vous écrirai simplement, en vous donnant mon adresse. Alors, vous ferez ce que vous voudrez. Vous viendrez à Menton. Ou bien alors vous me donnerez un rendez-vous à Nice où il me serait bien facile, avec l'auto, d'arriver. Ou bien, troisième possibilité, vous ferez le mort, comme c'est votre habitude. Il y a longtemps que je suis convaincue qu'en aucun cas on vous aura par la ruse. (Le malheureux, c'est qu'on ne vous a non plus pas par l'honnêteté et par la gentillesse.)

Je vous aime toujours et ne croyez pas cela soit parce que je suis « démunie ». Certes, je ne connais personne, vous êtes le seul ami mâle et célibataire dans mes relations. Mais enfin, s'il n'y en avait 40, c'est tout de même à vous que je donnerais la préférence.

Pourquoi ? Est-ce que vous me plaisez physiquement ? Non. Ou bien alors, c'est le strict minimum.

Quand je fais pour moi la liste de vos avantages physiques, je n'en trouve qu'un : que votre bouche ait une odeur agréable. Sincèrement, je n'en vois pas d'autres. Vos oreilles ne me plaisent pas, ni la couleur de vos cheveux ni la façon dont vous êtes coiffé, ni ce menton un peu bestial, ni ce cou large, ni cette stature un peu petite, etc. etc.

Pourquoi donc je vous aime ? Pourquoi je vous préférerais à 40 autres et même beaucoup plus beaux physiquement que vous ? Simplement, parce que votre caractère me plaît. Oui, ce que j'aime en vous, c'est cette conformité d'esprit avec moi, c'est que les mêmes choses nous indignent, que devant les mêmes choses, nous sentons monter les larmes aux yeux. Ce que j'aime en vous, c'est ce que j'aime en moi-même : la bonne qualité des sentiments.

Et là, je suis absolument certaine que même si j'avais dans mes relations 500 célibataires qui ne demanderaient qu'à m'épouser, c'est encore vous seul qui conviendriez, et à vous seul que je dirais « oui ».

Bonjour Rilet, votre amie,

Alice.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 7 mars 37

Mon cher Rilet,

Je ne veux pas que mes travaux littéraires me privent du plaisir de vous écrire. Vous ne répondez pas : aucune importance. Je sais que vous me lisez et que vous me savourez. Je sais d'autre part que si vous répondiez, ce serait très certainement des sottises. Alors...

Voilà deux mois que je suis vissée, dans mon livre, à la page 150, et cela sans avancer. Littéralement, je piétine. Et pourtant, je ne perds pas courage. J'ai autant de désir de devenir illustre que j'ai eu de désir, depuis dix ans, de vous épouser. Mais il est plus facile de devenir illustre.

J'ai cru, en épousant un génie, que j'aurais moins de peine pour aboutir que si je devenais génie moi-même. Je me trompais.

Un vœu ardent : que mon roman soit aussi beau que le vôtre – et qu'on le dise. Alors, Rilet, vous me ferez ce plaisir : dans toutes les vitrines des librairies, mon roman exposé à côté des vôtres. C'est cela que je veux. Que tout le monde voie que je suis votre égale. Alors, cela ne paraîtra plus du tout ridicule que j'ai voulu vous épouser.

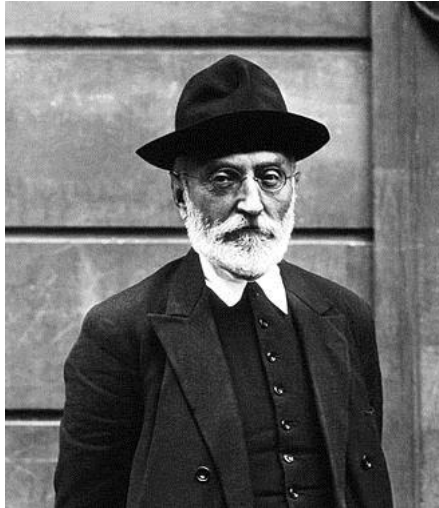
Il est ridicule qu'une petite sans beauté, sans talent et sans richesse ait songé à vous. Il n'est plus du tout ridicule qu'un génie féminin qui est votre égale ait songé à vous. Au contraire, ça vous fait honneur. Que diriez-vous d'une comtesse de Noailles, ou d'une Katherine Mansfield de quatre ans votre cadette, et qui aurait songé à vous comme époux ? Bien sûr, vous vous rengorgeriez. Je n'ai jamais pu aimer que dans l'admiration. Et j'ai toujours pensé, Rilet, qu'il devait en être de même pour vous. Comment aimer ce qu'on n'admire pas ?

Mes travaux littéraires empêchent que je lise beaucoup. Tout de même, j'ai découvert Unamuno (1). Au début, c'était un peu difficile à pénétrer. Maintenant, ça va tout seul et j'en ai grande joie. Tout ce que Unamuno dit sur Dieu dans son « Sentiment tragique de la vie » me paraît magnifiquement beau et profond. Il m'émeut comme jamais ne m'a ému Pascal – peut-être simplement parce qu'il ne parle pas de ces choses en partant de la soi-disant vérité catholique. Cela m'agace un peu que Pascal ait « pratiqué ». Et puis aussi qu'il ait « parié ». Comme s'il s'agissait de « parier » ! Mais n'est-il donc pas évident pour les gens du XX^{ème} siècle que les deux choses sont vraies, le oui et le non, Dieu et le néant, la mortalité de l'âme et l'immortalité ? Il n'est pas question de pari pour moi parce que je crois aux deux.

Affectueusement à vous. Alice.

Note :

(1) **Miguel de Unamuno**, né le 29 septembre 1864 à Bilbao et mort le 31 décembre 1936 (à 72 ans) à Salamanque, est un poète, romancier, dramaturge, critique littéraire et philosophe espagnol appartenant à la génération de 98. Miguel de Unamuno figure parmi les plus grands écrivains de l'Espagne de son époque, dont il est particulièrement représentatif : il est décrit comme un homme de passions animé par de multiples contradictions, ce qui en fait un personnage assez typique de l'Espagne de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle.



-323-

Miguel de Unamuno (1864-1936)

En 1888, à l'âge de 24 ans, Miguel de Unamuno postule au poste de professeur de basque (langue qu'il parlait) qui est octroyé à Bilbao par la députation forale de Biscaye. Mais, se trouvant en concurrence avec Sabino Arana (23 ans), fondateur du parti nationaliste basque démocratique, et Resurreccion Maria Azkue (24 ans), qui deviendra président de l'académie de la langue basque en 1919, Unamuno n'obtient pas le poste. Il part ensuite pour Salamanque et, entre 1891 et 1901, il devient professeur de grec à l'université de Salamanque. En 1897, il traverse une crise religieuse provoquée par une maladie cardiaque dont son *Journal intime* porte le témoignage. La perte de Cuba lui apparaît comme le symbole du déclin de l'Espagne et devient le point de départ de la Génération de 98, mouvement d'écrivains qui se donnaient pour mission la régénérescence culturelle de leur peuple et qui réunit à côté d'Unamuno, Valle-Inclán, Antonio Machado ou encore Juan Ramón Jiménez. Ils participent à beaucoup de journaux et de publications collectives littéraires ou culturelles, comme *La Esfera*, *Nuevo Mundo*, *Mundo Gráfico*, *La Ilustración Española y Americana*, *Alma Española*, *España*, *Faro*, *La España Moderna*, où Miguel de Unamuno écrit sur le Pays basque, évoque les prémices d'une guerre civile à venir, celles de l'eupéanisation de l'Espagne et dans lesquelles il traite abondamment les différents thèmes culturels de son pays. Il occupe les fonctions de recteur de l'université de Salamanque à partir de 1900, mais se voit destitué de sa charge en 1914 en raison de son hostilité envers la monarchie. Ses articles virulents lui valent d'être contraint de s'exiler aux îles Canaries en 1924. La chute de Primo de Rivera provoque son retour six ans plus tard, en 1930. Il retrouve alors son poste de recteur lors de la proclamation de la République. Élu député, il livre un dernier combat contre tout pouvoir dictatorial lors d'une grande cérémonie franquiste (le jour de la fête de la Race espagnole) où il prononce un discours resté célèbre. Il répond au professeur Francisco Maldonado qui attaque les nationalismes basque et catalan et s'en prend à l'évêque de Salamanque et au général Millán-Astray (fondateur de la légion étrangère espagnole). Il manque d'être lynché. Il ne devra son salut qu'à l'épouse de Franco, Doña Carmen Polo, qui le prit par le bras et le accompagna jusque chez lui. Il sera destitué de son poste de recteur. Il meurt assigné à résidence alors qu'il avait initialement accueilli favorablement le soulèvement de Franco contre la république espagnole.

Principal représentant espagnol de l'existentialisme chrétien, il est surtout connu pour son œuvre ***Le sentiment tragique de la vie***, qui lui valut la condamnation du Saint-Office. Il représente assez fidèlement les tourments de l'âme espagnole quant à l'idée de la possibilité donnée à tous d'être mystique. Dans *Le Christ de Vélasquez*, poème (traduit en français par Mathilde Pomès amie de Montherlant) inspiré du tableau du maître du Siècle d'or, il expose sous une forme poétique sa christologie, dans la tradition de Luis de León.

Miguel de Unamuno fait reposer sa philosophie sur l'idée d'un *sentiment* premier et spontané que nous avons du monde ; sentiment qui détermine ce que nous appelons idées, raison et tout le registre des sentiments ; l'opposition du *cœur* et de la raison n'étant que circonstancielle. Ce sentiment est en effet pour l'essentiel constitué par une sensibilité à la finitude, s'exprimant particulièrement par une *soif d'immortalité* que rien d'extérieur ne peut éteindre. Ce sentiment premier impose donc la réconciliation du *cœur* et de la raison, condition d'un rapprochement subjectif avec l'éternité et avec Dieu . Du point de vue de la religion, Miguel de Unamuno met l'accent sur la dimension de lutte : lutte qu'il considère comme au cœur de la foi chrétienne ; lutte qu'il pose comme dimension essentielle de la vie « La lutte pour la vie est la vie elle-même ». Ainsi, la vérité est-elle dans la vie ainsi conçue, c'est-à-dire loin d'un donné auquel il faudrait se soumettre ; ce qui en fait un précurseur de l'existentialisme. (Sources : Wikipedia)

Rilet,

Encore une petite conversation ce soir, avec vous. Je suis tellement abruti par mon roman que j'aspire à trois quarts d'heure de délasserment – avec vous.

Si nous allons à Menton cette année, ce sera comme tous les ans, pas avant la fin mars, peut-être début avril. L'année dernière, nous sommes partis le 5 avril. Je ne presse pas beaucoup mes parents, voulant si possible finir mon œuvre. Il m'est difficile d'emporter toutes mes paperasses là-bas. Mes parents, n'étant pas des intellectuels, ne comprennent pas qu'on emporte des kilos de papier en voyage – il n'y a tout simplement pas de place dans les valises.

Quelle puissance il faut pour écrire un roman, Rilet ! Depuis que je m'y essaie, je suis pleine de respect pour vous. Quelle différence avec ma thèse ! C'était de la crotte de chat à côté de cela ! Je n'avais qu'à coudre ensemble les fiches et à mettre un peu d'ordre.

Dans mon roman, c'est tout différent. Il faut que j'invente car, chose curieuse, pour copier la vie, il faut l'inventer (formule à retenir). Il faut beaucoup plus de puissance, de concentration pour un roman que pour une thèse – je le vois par expérience.

M. Schneider (1) avait le dernier des mépris pour les romanciers. Il a bien tort. Je le vois aujourd'hui. Et je vois en même temps toute la sottise de ces critiques qui s'imaginent que vous avez pu écrire vos « Jeunes Filles » en copiant mes lettres. Les idiots ! J'ai essayé de copier les vôtres, mais ça ne donne évidemment rien.

Rilet, j'ai une théorie, et qu'il faut que je vous communique. Je constate par expérience que c'est avec la partie virile de moi-même que je bâtis le squelette de mon roman – pas du tout avec la partie féminine. Et j'en ai une difficulté immense, il me semble que si j'étais un homme, ça irait plus facilement.

Mais voici ma théorie : ne croyez-vous pas que les natures d'artistes sont tous, plus ou moins des hermaphrodites, je veux dire que le deuxième sexe (féminin pour les hommes et mâle pour les femmes) est plus développé que chez les gens ordinaires ? Ainsi, les artistes mâles auraient une nature très féminine. Et les artistes femelles une nature très virile. Je le vois chez nous deux. Que vous êtes très féminin, cela me paraît l'évidence même. Et moi, n'ai-je pas des caractères nettement virils ? Ma démarche, par exemple. Et aussi ce mépris que j'ai pour les fards et pour les fanfreluches. Vous connaissez ces petites voilettes aériennes qu'ont maintenant les femmes, et ravissantes, ma foi. Souvent dans l'autobus, je les admire, je trouve ça gentil et féminin au possible. Mais l'idée de m'affubler moi d'une de ces charmantes choses, ça me paraîtrait cocasse et déshonorant. En cela, évidemment, je suis un homme et pas une femme. Et mille autres exemples. Vous pourriez très certainement trouver chez vous l'exact pendant de ces singularités.

A vous, Rilet. Alice

(Note): **René Schneider** (1867-1938), Historien d'art. Professeur d'histoire de l'art moderne à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris (de 1927 à 1937). Schneider fut le professeur d'Alice en vue du doctorat.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 11 mars 37

Mon charmant Rilet,

Janine B. m'a dit hier à la Bibliothèque qu'elle vous avait rencontré l'autre jour non pas à Nice mais bd. St-Germain, sous la pluie.

Je voudrais en profiter pour vous montrer mon roman. Vous savez comme vos conseils me sont utiles et précieux. Je voudrais savoir si vous trouvez votre caractère bien cohérent, bien compréhensible. J'ai toujours la faculté de faire mieux et ce serait un péché de ne pas m'aider à faire mieux.

Au fond, c'est un bonheur pour moi que j'aie cette deuxième passion – la passion de l'œuvre. J'aimerais mieux vous épouser que devenir un génie. Mais j'aime mieux devenir un génie qu'épouser qui que ce soit d'autre. (Avouez que si je n'avais pas cette seconde passion – avec une sensualité qui me torture – je serais simplement une imbécile de m'acharner sur vous. Mais voilà, j'ai cette seconde passion – la passion de me faire connaître par mon talent, d'avoir la notoriété...)

Je vous téléphonerai ce soir à 9 heures. Ne faites pas le mort, s.v.p. !

J'aimerais tant que vous m'aidiez pour mon roman ! Votre amie volcanique,
Alice.

ooo

Texte dactylographié envoyé le 18 mars 37 par Alice Poirier à Henry de Montherlant

.....

(Il s'agit d'un extrait du roman qu'elle travaille depuis des mois et pour lequel elle aspire à recevoir des conseils de son cher Rilet. Lil Crosette est Alice et Jean Cabrol, Montherlant !)

De Lil Crosette à Camille Jusier

Une lettre noire de Cabrol. Il m'écrit cette phrase épouvantable : « De grâce, Mademoiselle, mettez l'hippogriffe à l'écurie ». Quand, il y a une semaine, il me parlait d'amour ! quand nous avons fait des projets ensemble !

Pendant dix minutes, j'étais bouleversée, anéantie. Je pleurais dans mon bain comme dans une rivière. Quel espoir me restait-il ? Cabrol se moquait-il de moi ? N'était-ce qu'un jeu cruel ? Ou bien était-il vraiment si léger, si inconscient qu'il pouvait oublier après huit jours ce qui avait été son engagement de sa part ou presque ? Mais dans ce cas, comment me fier à lui ?

Comment attendre quelque chose de lui ? Pendant dix minutes, ce furent les ténèbres. Je me voyais renonçant à Cabrol. Je me voyais aussi renonçant à mon rêve, ce qui était le désastre, la fin de tout, pire que la mort. Puis le jour reparut : renoncer à mon rêve, qui m'y forçait ?

Mon rêve, n'était-ce pas moi ?

N'avais-je pas en moi la puissance infinie de le recréer ?

La lave créatrice reflue en moi, bouillonnait, roulait à nouveau ses torrents de flamme et d'écume. Tout était détruit, qu'importe, j'avais en moi la puissance de tout reconstruire.

De deux choses l'une. Ou Cabrol a de l'amitié pour moi ou il n'en a pas. Dans le premier cas, il me donnera ce que je lui demande. Dans le deuxième cas, il ne donnera rien. Mais il est fou de supposer qu'il n'a pas d'amitié.

Cette évidence me console. Je vaincrai par l'amitié. Après chaque défaite, je monte plus haut. Cet écrasement est une victoire, cet aplatissement est un triomphe. Champagne perpétuel, je ne peux que mousser et déborder. Cabrol me bouche de force, attention le bouchon saute et je déborde à nouveau.

Quelle exubérance en dépit de mes vingt-trois ans ! Quelle soif de vivre et de vivre coûte que coûte ! Me resterait-il qu'un fil, j'y bâtirais mes palais de songes. Rien du tout, je construirais encore.

Une seule chose me tuerait ; son indifférence. Mais le moyen de rester indifférent à tant de splendeur ?

Enghien, le.....

Sur cette même page dactylographiée daté du 18 mars 37 (?) ce mot manuscrit d'Alice daté du 13/3/37 :

Rilet, ci-joint une page de mon œuvre « nouvelle manière ». Je suis tout de même étonnée de n'avoir pas de nouvelles de vous ; pourriez-vous me faire l'amitié de m'en donner ? Je voudrais aussi que vous me disiez si je puis déposer mon roman chez votre concierge, si je puis être sûre qu'il me sera rendu. Et puis, une troisième demande : j'aimerais lire « Pasiphaé ». Voulez-vous me l'envoyer ?

Votre amie, Alice. Nous partons, je pense le 2 avril.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 19 mars 1937

Rilet,

Ce n'est pas le 2 avril que nous partons pour le Midi, mais le 31 mars.

Arrivée à Menton, je vous enverrai mon adresse. J'emporte avec moi la 3^{ème} et dernière partie de mon œuvre. Elle n'est pas finie. Je n'arrive pas à mettre sur pied votre caractère. C'est toujours le mien qui ressort !

J'ai tâché de faire de vous une sorte de monstre de l'œuvre. Mais c'est bien compliqué. (Et même assez faux, il me semble).

Je commence à envoyer ce Grasset à tous les diables : pourquoi veut-il absolument que je fasse un portrait de vous quand il m'est si facile d'en faire un de moi ?

Au début du bouquin, je vous avais cédé toutes mes idées morales et ça allait très bien : mais maintenant, je me demande quoi vous céder pour vous faire vivre. J'ai l'impression désastreuse de m'enliser dans la m...

Ci-joint une lettre de Lil Crosette. Depuis que je lui ai enlevé la passion pour la gloire, elle est devenue ravissante, cette jeune fille ! Un poème de naturel et de gentillesse d'âme. Tout pédantisme lui a été retiré.

A vous,

Alice

P.S. Dans mon bouquin, vous répondez aux lettres. Même 3 lettres sur une. Douce vengeance !

Texte au verso de la lettre d'Alice Poirier à Montherlant daté du 19 mars 1937 : il s'agit d'un extrait du roman qu'essaie d'écrire Alice Poirier et sur lequel elle peine et pour lequel elle sollicite les conseils de son Divin.

De Lil Crosette à Camille Jusier

Oui, Camille, c'est cela, je ne peux pas être heureuse. Mais en même temps, je ne crois qu'au bonheur, j'ai la folie du bonheur. C'est mon démon et mon déchirement de mettre ma foi justement en cela que je ne puis atteindre, que je suis dans l'impossibilité d'atteindre. Ce bonheur qui m'est refusé, comme je l'aime ! N'ai-je pas toujours proclamé qu'il était la seule vérité, le seul but dans la vie ?

Il y a des gens qui ont honte de leur bonheur, qui le trouvent médiocre et plat. Les insensés !

Je te crie encore, je te crierai jusqu'à mon dernier jour : le bonheur est la seule vérité. Il m'est défendu. Sur quoi m'appuyer ? Sur la religion ? Je n'y crois pas. Sur les hommes ? Je ne les aime pas. Sur moi-même ? Je sais trop mes limites, mes effrayantes parties d'ombre. Je m'appuie sur le mépris que j'ai de ceux qui m'offrent leurs conseils et le modèle de leur propre vie. Quand tu as bien bu à tous les enthousiasmes et bu aussi à toutes les déceptions, il te reste ce défi suprême, ce coup de pied de l'archange : ne pas leur ressembler. Mieux vaut encore ta défaite que leur triomphe.

Enghien, le....

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi soir 19 mars 1937

Cher Rilet,

Excusez-moi de vous faire travailler ; mais voici un questionnaire (1) que vous seriez bien aimable de remplir pour moi. Je suis absorbée par ce

portrait de vous. Je crois en effet que je le réussirai beaucoup mieux qu'un portrait de moi.

Grasset est un ange. En me refusant mon manuscrit tel quel, il m'a rendu le plus grand service. Je sens en moi la possibilité de faire mieux, et beaucoup mieux. C'eût été dommage de publier la chose telle quelle.

Est-ce vrai, Rilet, que vous partez samedi ? En ce cas, nous n'aurions plus que deux jours, jeudi et vendredi, pour nous voir. J'aurais à vous parler de Costa. Voulez-vous venir à 5 heures à la maison ? J'attends un mot de vous, ou un coup de téléphone.

Bonjour. J'ai pensé hier soir que vous réciteriez votre « Chant de Minos » et j'ai perdu une heure à écouter les idioties de Radio-Cité. Une autre fois, vous feriez bien de me prévenir : « Attention ! C'est un canard. »

A vous. Votre amitié m'est douce, quoiqu'hélas ! Insuffisante. **Je n'ai toujours pas compris pourquoi vous vous obstinez avec cette fureur à nous refuser à tous les deux un plaisir innocent. C'est proprement de la démente.** (2)

Amicalement et pour la vie,

Alice

Notes : (1) Ce questionnaire ne figure pas dans le dossier des lettres d'Alice datées de 1937.

(2) Un double 0 de Montherlant en marge de ces deux phrases où Alice ne peut s'empêcher d'exprimer sa colère.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Paris le 24-3-37

(Ceci est un brouillon classé par Montherlant dans le dossier des lettres de 1937 reçues d'Alice Poirier.)

Chère Mademoiselle,

Vous m'avez écrit des lettres si ridicules avec vos menaces de coups de revolver et autres choses qui montrent toujours votre comportement « à côté » de la réalité que je ne me suis pas senti le courage de vous répondre.

Déposez votre manuscrit chez mon concierge si vous n'êtes pas trop pressée, car la moitié de chaque semaine environ je ne suis pas à Paris.

A vous,

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

24 mars, soir

Cher Rilet,

Merci pour votre petit mot, il m'a quand même fait plaisir. Quant à mes lettres « ridicules », il faut me pardonner. Ne me connaissez-vous donc jamais ?

Je n'ai pourtant que deux passions : mon amour pour vous (qui est d'ailleurs de l'amitié) et mon désir d'être admirée pour un talent. Il est

naturel que les jours où je ne crois pas à mon talent, ça aille mal. Mais, rassurez-vous, j'y crois encore assez souvent.

Entendu, je porterai demain jeudi mon manuscrit chez votre concierge. Il n'y a d'ailleurs que la première et la deuxième partie. La 3^{ème} et dernière partie n'est pas terminée et je l'emporte avec moi à Menton. C'est d'ailleurs dans la 3^{ème} partie qu'il y a les plus belles lettres, dont les deux que je vous ai envoyées.

Je n'arrive pas à finir votre caractère. C'est horriblement difficile. Je voudrais que ce soit l'exact pendant des « Jeunes Filles ». En fermant les « Jeunes Filles », on avait un jugement net et catégorique sur Andrée Hacquebaut.

Je voudrais qu'en fermant mon bouquin on ait sur Jean Cabrol également un jugement net et catégorique, et exactement parallèle. C'est horriblement difficile à obtenir. J'espère que Menton m'inspirera.

L'idée centrale de mon bouquin, en somme, c'est de montrer ceci : tout en se refusant, Jean Cabrol se lie et se lie toujours davantage :

- a) par l'intérêt que lui inspire Lil Crosette, intérêt en vue de l'œuvre ;
- b) par les petits services qu'il lui demande ;
- c) par sa propre tendresse et par sa propre pitié.

Vous verrez, déjà dans la 2^{ème} partie, comment j'ai essayé de montrer cela. A la fin de la 2^{ème} partie, Jean Cabrol est à deux doigts de l'amour.

Rilet, il faudra me dire ce que vous faites de mon manuscrit. Vous pouvez le garder pendant tout mon voyage. Il n'y a qu'une chose que vous ne pouvez pas : me le perdre.

Je n'ai pas le double et ce serait la catastrophe.

Ne l'emprenez pas dans des taxis S.V.P.

Affectueusement à vous. Nous partons jeudi 1^{er} avril, mais mercredi déjà, je suis bouclée à la maison pour emballer.

Votre amie,

Alice.

P.S J'irai à la Bibliothèque vendredi après-demain.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

31 mars 1937

(Un pneu posté le 1^{er} avril)

Cher Rilet,

Je pars. Demain à la 1^{ère} heure (midi). Je vous enverrai mon adresse le plus tôt possible.

Je vous confie mon « Jean Cabrol » ; surtout ne l'égariez pas. J'aimerais bien savoir ce que vous en pensez. Jean Cabrol, c'est moi, mon intelligence, tandis que Lil Crosette c'est ma passion et mon amour.

J'ai donné aussi à Jean Cabrol certains traits de votre caractère. Je vous crois très religieux, Rilet, c'est le sentiment de vous qui apparaît quand je creuse plus profondément. Vous verrez ça dans la 3^{ème} partie.

Vous pouvez déjà porter ce que vous avez chez Grasset, si vous le jugez utile. J'ai toujours cru que vous m'aimiez mais d'âme, pas de chose sexuelle. C'est d'ailleurs exactement le même sentiment que j'ai pour vous. Vous êtes fou d'avoir supposé dans « Les Jeunes Filles » que je languissais après vos charmes. Diable ça se voit pourtant que non ! C'est d'ailleurs ça le divin. Affectueusement,
Lil.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

31 mars 1937

Je serai vendredi à 3h à la B.N.

Amitiés.

M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

9 avril 1937

Cher Rilet, je voudrais avoir de vos nouvelles. Et aussi des nouvelles de mon roman. Comment l'avez-vous trouvé ? Y a-t-il des traits de votre caractère que vous aimeriez que je change ?

Mes réflexions sur la vertu ont abouti à une sorte de religion, mais d'une noirceur !

Vous en trouverez quelques articles ci-joints.

Je crois que la vertu est ce qui nous tire vers le non-agir, donc vers la mort. Je suis arrivée à voir, très nettement, l'identité de la vertu avec la mort et avec l'amour. Si Cabrol se défend contre l'amour de Lil Crosette, c'est qu'il sent bien que cet amour, c'est sa mort. En sa qualité de vivant et doublement en sa qualité d'artiste.

Un artiste est un vivant à la 10ème puissance, il ne peut que se dresser contre cette Mort. Son péché – comme d'ailleurs le péché de tout être qui vit, c'est d'utiliser cette mort, d'en faire sa vie à lui.

Vous voyez l'explication que je me donne à moi-même de votre refus de m'aimer.

Vous aviez le plus bel amour, celui qui est lié à la vertu. Mais justement pour cela, vous ne pouviez pas céder. La vertu, c'est la mort.

Vous n'avez pas cédé et vous ne céderez sans doute jamais.

Mais perpétuellement vous souffrirez (dans votre bonté, et pas du tout dans un « repentir » que vous n'avez pas) de n'avoir pas cédé.

A vous.

Alice.

Adresse : Menton, Riviera Palace

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

11 avril 1937

Chère Mademoiselle,

Votre roman, sous sa nouvelle forme, me paraît meilleur que sous l'ancienne, bien que plein encore de naïvetés. J'ai d'ailleurs marqué sur un feuillet, avec renvoi aux pages, mes observations : je vous donnerai cela en même temps que le manuscrit. A condition qu'il soit bien entendu que vous êtes dans le domaine de l'invention pure, les raisons que vous donnez au non-amour de votre héros pour votre héroïne sont intéressantes.

Votre thèse sur l'identité de la vertu et de la mort est originale et m'est sympathique : je souhaite que ce que vous m'envoyez à ce sujet sous forme de « pensées détachées » fasse en réalité partie du roman.

Croyez à mon meilleur souvenir.

M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

12 avril 1937

Rilet, je suis contente que mes idées sur la vertu vous aient plu, qu'elles vous soient sympathiques. C'est la partie de mon œuvre à laquelle je tiens le plus.

Si Cabrol refuse Crosette, ce n'est pas parce qu'il ne l'aime pas, c'est parce qu'il l'aime. En aimant, il s'aperçoit que l'amour (le vrai, celui qui ne tient pas au sexe mais à la vertu) c'est la mort. Alors, comme il est un artiste, c'est-à-dire un vivant à la 10ème puissance, il refuse. Il ne refuse pas parce qu'il trouve Crosette moche : il refuse parce qu'il l'aime. C'est l'exacte copie de ce qui s'est passé entre vous et moi (1). L'« invention pure » est du côté des « Jeunes Filles », pas du tout de mon côté à moi.

Bonjour, Rilet. Je suis contente que vous ayez inscrit vos remarques. Relisez encore mon bouquin (2) et ajoutez-en. Ecrivez-moi, nous restons encore cette semaine et la semaine prochaine.

A vous,

Alice.

Notes :

(1) Alice persévère contre toute réalité dans sa pensée imaginaire et erronée.

(2) Alice n'hésite jamais à donner des ordres à Montherlant dont l'extrême courtoisie le retient de protester. Pitié pour les Femmes !

ooo

Texte du 14 avril 37 à l'arrière de la photo d'Alice envoyée à Montherlant :

Cher Rilet, de l'autre côté **une photographie de moi** prise il y a 3 jours : je suis en train de construire ma philosophie de la vertu et du néant.

Mon amie Jeanne me dit que mes idées « vont faire crier ». Allons, tant mieux !

Comment trouvez-vous Lil Crosette ? Je l'ai faite à la fois noble et absurde, cherchant à la fois la vertu et le bonheur, ce qui est irréalisable. Je l'ai faite aussi un peu plus bête que Jean Cabrol mais plus haute que lui.

C'est extraordinaire, quand nous cherchons à nous peindre nous sommes tous deux odieux ou tous deux magnifiques, mais c'est toujours moi qui dépasse.

Je voudrais que vous veniez 2 jours, si possible. A vous, Alice.

ooo

(Une question : Alice est née en 1900. Cette photo la représente comme si elle était beaucoup plus jeune. A-t-elle voulu faire une farce à Montherlant en lui transmettant une photo d'elle sortant de l'adolescence, ou cette photo est-elle vraiment, comme elle l'écrit, de 1937 ? Henri de Meeûs). (Voir cette photo à la fin du texte année 1937, page 351).

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Menton, 24 avril 37

Mon cher Rilet,

Nous serons rentrés à Neuilly vraisemblablement jeudi 29 avril dans le courant de la journée. Voulez-vous que nous nous voyions vendredi, le lendemain ?

En ce cas, téléphonez-moi vendredi matin. (J'ai oublié mon numéro de téléphone. Regardez dans l'annuaire)

Affectueusement à vous, Alice.

P.S. Il faut relever consciencieusement toutes les « naïvetés » de mon roman. Et puis aussi les choses qui, pour une raison ou pour une autre, vous blesseraient. Je les enlèverais immédiatement.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi midi 24-4-37

Mon cher Rilet,

Quand vous voudrez jouir du printemps, faites-moi signe. Nous irons dans mon jardin avec l'auto et papa. Je viens de planter un tas de fleurs, c'est très joli. Nous pourrons aussi boire du champagne pour mon anniversaire. (1)

J'ai aujourd'hui 37 ans. (Exactement 10 ans que je vous ai connu et aimé.)

Je ne vous propose pas de conduire l'auto moi-même. La dernière fois, vous vous rappelez, c'était en mai 1934 et je n'y ai pas touché depuis. Je crains de faire un malheur. Quant à réapprendre, j'ai la flemme. On ne devient pas célèbre en conduisant des autos et ce « travail » n'a donc à mes yeux aucune espèce d'intérêt.

Au revoir, Rilet, et j'espère à bientôt, à revoir votre frimousse.

Il paraît que Grasset est en voyage jusqu'à la fin du mois et je trouve ça bien empoisonnant. Je veux absolument le voir et lui parler en lui portant mon manuscrit.

N'oubliez pas de déposer chez votre concierge, lundi matin, ledit manuscrit ; je le prendrai dans l'après-midi.

Votre amie,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 25 avril 1937

Mon cher Rilet,

J'ai encore 6 lettres à écrire pour finir mon roman. Mais ce sont les plus dures et il y a bien des chances pour que cela ne soit pas terminé vendredi prochain, si je vous vois ce jour-là.

Je compte sur vous pour effacer les « naïvetés », « obscénités », etc. de mon œuvre. Ce roman, en somme, n'est écrit que pour développer mes idées sur la vertu. C'est, si vous le voulez, un « roman philosophique ».

Mon héros, qui est vous, est attiré par le Bien, par Dieu. Il hésite un moment puis, finalement, il le repousse. Il rejette Dieu, ce qui est un péché effroyable mais en même temps parfaitement humain, indispensable à la vie, à la condition d'homme.

Voilà la réponse d'Andrée Hacquebaut à tous les imbéciles qui ont pigé qu'il aurait été nécessaire « qu'on lui apprenne un peu de morale » ! La morale, ce n'est certes pas moi qui l'apprendrai de vous, ou de qui que ce soit d'autre au monde. Mais beaucoup pourraient l'apprendre de moi, à commencer par vous.

J'ai appris avec un sourire que vous songiez à composer un « Traité d'éducation pour les Jeunes Filles ».

Voyons, Rilet ! Qui de nous deux a agi de travers, est-ce moi ou est-ce vous ? Je vous prie devant Dieu que je n'ai pas cru un instant que vous me trouviez belle. Mais j'ai cru continuellement que vous me trouviez bonne, et par conséquent digne d'être aimée de vous. En vous le demandant, je n'étais que logique. C'est vous qui ne l'étiez pas en vous refusant.

Je songe avec stupéfaction à ce que vous pouvez bien « conseiller » aux jeunes Filles. A moi, en tous cas, vous ne pouvez rien conseiller. Vous êtes absolument et entièrement dans votre tort.

Encore quelques pensées détachées :

- M'embêter en compagnie de gens qui me recherchent, j'en trouverais une certaine douceur douloureuse. Je le ferais volontiers, à cause justement de cette proximité du bien. Mais il arrive toujours, ô ironie ! que ces gens s'imaginent que c'est moi qui ne pourrais pas me passer d'eux. Alors, révoltée par cette comédie, je les lâche. Je redeviens intelligent, c'est-à-dire cruel.

- La bonté est inconcevable sans bêtise, spontanée ou feinte. Immense portée de ce mot de Pascal « Abêtissez-vous ».

- « La Folie de la croix », c'est le christianisme qui, le premier, a inventé que Dieu devait être idiot.

- Les attributs de Dieu : la non-existence, la non-intelligence, la bonté, l'Infinité.

- J'ai toujours cru à la grâce, jamais au mérite, jamais à la récompense due. Si je vois le bien, si je vois Dieu, ce n'est pas parce que je l'ai mérité, ce n'est pas parce que je l'ai appelé. Je ne le mérite en aucune manière et je le repousse. Pourtant, je le vois. Je le vois et j'en souffre. Et je continue à le repousser. Et je continue à en souffrir. Quel empoisonnement que Dieu !

- **Ce qui est conforme à la vie : ce n'est pas le bien : c'est la résistance au bien.** (1)

A vous, Rilet.

Alice.

Note: (1) Un double 0 dessiné par Montherlant dans la marge de cette phrase.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 6 mai 37

Mon cher Rilet,

Je ne peux pas venir chercher demain mon manuscrit. D'ailleurs je trouve que vous ne l'avez pas eu assez longtemps. Je le chercherai seulement lundi après-midi. N'oubliez pas de le déposer lundi matin chez votre concierge.

C'est stupéfiant, cette compréhension !

Songez qu'en écrivant mon « Jean Cabrol », je n'avais aucune idée du « Démon du Bien ». Je vous ai littéralement inventé en vous découvrant. Quand je pense que nous avons tous deux proclamé qu'il était impossible à une femme de comprendre quelque chose à un homme ! Que vous-même vous avez encore répété que cette simple supposition était une absurdité !

Et moi aussi je le croyais. C'est évidemment une erreur à moins que je sois une exception, un vrai génie de l'amour et de l'intelligence quand les autres femmes sont stupides. Peut-être. Dans ma propre famille, en tous cas, je me rends bien compte que maman ne comprend rien – mais absolument rien – ni à papa, ni à mon frère, ni à vous, ni à moi. L'obscurité la plus complète. Rien que des contre-sens et des faussetés. Et pourtant, c'est ma mère ; qu'est-ce que c'est alors avec les autres femmes ! Maman est certainement plus intelligente que les autres femmes. Quant à papa et à mon frère, ils comprennent mieux. Mais tout de même, pas aussi bien que moi. C'est nuit et jour.

Autre remarque : là où je donne le plus la certitude que je vous comprends, ce n'est pas quand je répète vos phrases ou à peu près. C'est quand j'invente, c'est quand plongeant en moi-même (et non plus en vous), c'est vous, cependant, que je découvre. L'exemple des « regards » est typique à ce sujet. Et aussi l'exemple que pour moi la vertu, c'est la mort. Ces idées sont de moi, ces expériences sont de moi. Je ne savais pas que vous les partagiez. Je vous les ai prêtées un peu au hasard. Et pourtant, c'est vous tout entier.

Axiome : on ne copie qu'en inventant.

J'ai lu vos manuscrits (1) avec un grand emballement et un grand plaisir de voir que c'était « bien ». J'ai lu aussi le « Démon du Bien » qui a paru aujourd'hui dans « Candide ». Mais croyez-vous vraiment qu'un monsieur qui couche quand il veut avec une jeune personne puisse être si obsédé par l'idée de mariage ? Cela me paraît assez invraisemblable.

Mon Jean Cabrol est presque aussi obsédé que votre héros – mais enfin, il ne couche pas. C'est l'unique défaut que je trouve à votre bouquin : un brin d'invraisemblance. Il y avait aussi ce brin d'invraisemblance dans Les Jeunes Filles quand vous imaginiez qu'Andrée qui est un « génie d'intelligence » se figure obstinément que son ami a un désir sexuel exorbitant. (2)

P.S Je garde vos manuscrits – à moins que vous me disiez de vous les rapporter.

Amitiés, Alice.

ooo

Note : (1) Montherlant lui aurait-il confié quelques manuscrits à lire ? La brouille entre le Divin et son adoratrice s'atténue-t-elle ? (2) Le défaut qu'Alice remarque chez Andrée Hacquebaut (personnage du roman de Montherlant) est un désir sexuel excessif pour Costa, identique à son hippogriffe à l'égard de Montherlant. Mais Alice reste aveugle.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi soir 6 mai 1937

(deux lettres écrites à la même date)

Rilet,

Je vous ai déjà écrit ce matin mais je veux encore vous parler un peu. Je me demande ce que vous pensez de mon « Jean Cabrol » maintenant que vous l'avez lu. Suis-je enfin digne d'être comparée à vous et pas à Jeanne Sandelion ? Vous savez comment, en novembre, cette idée que je pouvais être comparée à elle me mettait en colère.

Je ne crois pas que c'est de l'orgueil chez moi. Plutôt un exact sentiment des valeurs. Je voudrais que la critique me compare à vous et à personne d'autre.

Et ne dites pas non plus que je vous ai « copié ». Je vous ai inventé, ce qui est tout différent. C'est pour cela aussi que j'ai développé le personnage de Lil Crosette.

Lil Crosette est plus vivante et plus riche que Solange, là au moins on verra bien que mon œuvre, tout en ayant des ressemblances avec la vôtre, est tout de même originale.

J'ai pensé aussi aux étranges similitudes entre le « Démon du Bien » et « Jean Cabrol » et une idée publicitaire a surgi dans mon crâne. Je me hâte de vous la dire pour le cas où, la trouvant bonne, vous voudriez l'utiliser.

Supposez que le « Démon du Bien » et « Jean Cabrol » paraissent ensemble à la même époque (1). La critique rapprocherait naturellement les deux romans et cela vous servirait – à moi aussi. Un critique (que vous seriez au besoin) aurait en même temps la géniale idée de lancer le canard : « les amours de M. de Montherlant ». Vous jugez de l'effet ! Ce serait excellent après les amours du duc de Windsor. Il y a là un filon à crever. Vous jouez assez bien, par l'âge et par le célibat obstiné, le personnage du duc de Windsor (2). Quant à moi, j'ai cinq ans de moins que Mme Simpson.

Je vous assure que je ne vous dis pas cela pour rire. Après les « Jeunes Filles » qui ont fait tant d'éclat, on s'est un peu reposé de vous : il s'agit de réveiller les gens par quelques bons coups de tonnerre. En même temps, songez à moi : j'y gagnerai de paraître. Si vous persuadez à Grasset que la publication de mon livre est indispensable à votre propre publicité, il marchera peut-être. Paraître, je ne le voulais pas en novembre sachant que ce que j'avais écrit était mauvais et que je pouvais faire mieux : mais je le veux maintenant. Ne me parlez pas des « difficultés de librairie ». Elles seront plus grandes encore plus tard. Et les avantages de publicité, par contre, se seront évanouis. Je vous le répète, il y a en ce moment l'histoire du duc de Windsor. Et aussi le grand brouhaha de l'Exposition. Réfléchissez à tout cela Rilet.

Une chose en tous cas est certaine : je n'ai aucune pudeur en ce qui concerne mon amour pour vous. Je crierais avec délices sur tous les toits que je vous ai aimé

dix ans (3). Ne croyez pas m'indisposer si ces choses-là étaient connues publiquement. Je ne demande que ça.

Amitiés, Alice.

Notes : (1) Vœu pieux que Montherlant ne souhaite certainement pas voir se réaliser.

(2) Montherlant détestait « les people ». Les amours du duc de Windsor devaient le laisser totalement indifférent, si pas méprisant.

(3) Après avoir certifié qu'il n'y avait plus que de l'amitié dans son cœur, Alice revient obstinément sur l'amour qu'elle projette sur Montherlant et dont il n'a que faire. Il ne s'est pas privé d'avertir Alice, à de fréquentes reprises que, depuis le début, elle vivait dans l'irréalité. En outre, la « menace » d'Alice de proclamer sur tous les toits son amour pour Montherlant devait fortement déplaire à l'écrivain soucieux de ne pas étaler sa vie privée !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 11 mai 1937

Cher Rilet,

Je viens de passer ce soir chez vous reprendre la fin de mon manuscrit.

Je suis stupéfaite que votre concierge ne me l'ait pas donné. J'en ai un besoin urgent. Mme Joly voulait l'apporter à Grasset ces jours-ci. Cette fin de manuscrit, je l'ai remise à votre concierge mercredi dernier en même temps que je reprenais le début.

Téléphonez-moi ce soir vers 9 heures pour me dire ce que cela signifie ?

A vous, Alice.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

12 mai 37

Ce que cela signifie ? (Pour reprendre vos formules comminatoires). Cela signifie que je vous ai dit il y a une huitaine que j'ai du travail personnel en ce moment, qui ne me permet pas de m'occuper d'autre chose. Et en outre, que, lorsqu'on m'assassine de lettres et de pneus tous les jours, non seulement je ne les lis plus, mais je n'en ouvre même plus les enveloppes.

Je vous retourne votre manuscrit, que je n'ai pas lu. Croyez à mes meilleurs sentiments.

Montherlant

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

10 juin 1937

Cher Rilet,

Je suis peinée de votre silence. Que craignez-vous ? J'ai renoncé à devenir jamais votre maîtresse et je ne le deviendrai jamais ; je veux être votre sœur ou votre femme. Que craignez-vous ? Ne voulez-vous pas que je sois votre sœur ?

Il m'est doux de maintenir en vous, coûte que coûte, la vie de l'âme (1). Je me noie, c'est entendu, je me perds, je ruine ma vie, mais coûte que coûte je maintiendrai en vous, et jusqu'à la dernière gouttelette de vie, cette foi : qu'il y a des êtres qui sont Dieu.

J'ai reçu le livre de Roger Secrétain (2). Ce qu'il dit de vous est juste. Il n'y a qu'une phrase qui m'a paru fausse : « Pitié et tendresse sont à l'antipode de son caractère » (p. 200). Ce n'est pas vrai. Vous voyez le bien, vous en avez la nostalgie. Vous n'y cédez seulement pas. « Meliora video proboque ; deteriora sequor » : c'est vous tout entier.

Donnez-moi bien vite de vos nouvelles. Je ne vous ai pas vu depuis le 23 décembre !

Votre amie, Alice

P.S. Savez-vous ce que c'est que l'amour ? Chez la femme, un épanouissement et chez l'homme un renoncement. C'est pourquoi on ne s'entend jamais. Stupidité de la femme qui prétend qu'elle « sacrifie quelque chose » dans l'amour.

Notes: (1) Dans la marge de cette phrase un épais trait au crayon rouge + un double zéro tracés par Montherlant. (2) D'ascendance beauceronne, Roger Secrétain est né à Orléans le 25 août 1902. Orphelin de père à trois ans, il doit quitter l'école pour entrer dans la vie active dès l'âge de 14 ans, après avoir obtenu le brevet élémentaire. Il est d'abord apprenti ébéniste, puis employé aux écritures à la mairie d'Orléans, et surnuméraire aux contributions directes en 1920. Ses qualités intellectuelles le conduisent à compléter sa culture générale en autodidacte. Par ailleurs, excellent musicien, il obtient un premier prix de violon au conservatoire d'Orléans. Il fréquente bientôt de jeunes intellectuels d'Orléans et fonde, avec son ami René Berthelot, futur directeur du conservatoire d'Orléans, un cercle littéraire qui publie deux revues entre 1924 et 1927, *Le Grenier* et *Le Mail* auxquelles collabore notamment Jean Zay, futur ministre de l'Éducation nationale. En 1927, Roger Secrétain entre comme rédacteur au principal quotidien d'Orléans, *Le Républicain orléanais*, qui appartient à une famille de Bordeaux également propriétaire de *La Petite Gironde*. Ses qualités de journaliste sont très vite remarquées. Après avoir gravi tous les échelons au *Républicain orléanais*, il en devient le rédacteur en chef en 1938. En 1940, après la destruction des locaux du journal (alors installé rue Royale) à la suite des bombardements ayant rasé une partie du centre d'Orléans, il se voit contraint de travailler à *La Petite Gironde*. Le journal orléanais ayant trouvé de nouveaux locaux (rue du Bourdon-Blanc) et changé son nom en *Républicain du Centre*, Roger Secrétain en prend la direction. Contraint de quitter le journal en 1942 en raison d'une nouvelle orientation politique qu'il refuse, Roger Secrétain entre en contact avec les milieux de la Résistance intérieure française. Au printemps de 1943, avec le docteur Pierre Ségelle et l'industriel orléanais André Dessaux, il fonde le groupe de résistance orléanais de Libération-Nord. Le réseau est décimé en octobre et décembre 1943 par une série d'arrestations à laquelle il échappe au dernier moment. Il tente alors de gagner Londres par la Suisse mais, arrêté à la frontière, il est interné dans le canton du Valais. À la Libération, *La République du Centre* succède au *Républicain orléanais*, supprimé comme tous les journaux du Loiret ayant paru sous l'Occupation. Roger Secrétain prend la direction du nouveau quotidien et réunit en une société anonyme à participation ouvrière, une SAPO les premiers employés du journal. Jusqu'à la fin de son activité de journaliste, Roger Secrétain a le souci de faire bénéficier *La République du Centre* des derniers progrès de la technique (premier ordinateur en 1965, nouvelles rotatives en 1969, dans de nouveaux locaux à Saran, tirage en couleur en 1973). Sollicité par ses amis politiques, Roger Secrétain se présente aux élections législatives de 1951 sous l'étiquette UDSR (un parti de centre gauche auquel appartiennent alors également René Plevin et François Mitterrand). Il représente le Loiret à l'Assemblée nationale jusqu'en 1956. Entré au conseil municipal d'Orléans en 1953 dans des municipalités présidées par deux de ses anciens compagnons de résistance, les docteurs Pierre Chevallier puis Pierre Ségelle, il devient à son tour maire d'Orléans de 1959 à 1971. Il contribue alors largement à la création de la ville nouvelle d'Orléans-la-Source, et à celle de l'Université d'Orléans. Roger Secrétain est décédé le 30 décembre 1982. Il est inhumé au cimetière de Saint-Pryvé-Saint-Mesmin, dans l'agglomération orléanaise. (Sources : Wikipedia)

Roger Secrétain, à la demande de Montherlant, fut le préfacier, en septembre 1958, des œuvres romanesques publiées dans la Pléiade (Gallimard), tome 1.

Henry de Montherlant à Alice Poirier

3 septembre 37

(Carte postale adressée à AP en vacances à l'Hôtel Bellevue de Baden-Baden)

Chère Mademoiselle,

J'ai été invité par le gouvernement allemand aux fêtes de Nuremberg. Mais ai dû décliner l'invitation devant la triste qualité de mes « coéquipiers » français.

B.G est impardonnable de ne pas vous avoir retourné votre manuscrit. Mais il ne s'occupe que de lui. Et toute la maison Bernard Grasset ne marche plus que pour la publicité non de ses auteurs, mais de son directeur.

Bien à vous. M.

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant
Hôtel Bellevue, Baden-Baden

samedi 4 septembre 1937

Cher Rilet,

Vous pouvez m'appeler Alice sans crainte. Je vous promets que je n'en déduirai pas (comme je l'aurais fait inmanquablement il y a six ans !) que vous songez au mariage pour la rentrée.

Vous pouvez m'appeler Alice et vous pouvez même m'embrasser. Je n'en déduirai rien... que le plaisir de vous voir content.

L'amitié entre homme et femme, ça consiste avant tout et presque exclusivement à ne pas s'embêter : il est heureux que je comprenne enfin cela après dix ans.

Il fait adorablement beau. C'est agréable après Interlaken où l'on était obligé de chauffer et où il pleuvait trois jours sur quatre.

Je regrette que vous ayez dû décliner cette invitation aux fêtes de Nuremberg. Mourrez-vous sans avoir vu l'Allemagne ? Ce n'est pourtant pas si loin.

Je pense que nous resterons ici au moins jusqu'au 10 septembre, peut-être plus longtemps. J'attends l'inspiration.

Connaissez-vous cette phrase de Lawrence : « One has to be so terribly religious to be an artist » ? Cela me paraît faux. La religion et l'art ont évidemment ce point commun : activités de luxe, elles détournent l'une et l'autre de la vie ; mais je ne crois pas qu'elles ont de l'influence l'une sur l'autre.

Un ami à moi, d'Amérique, m'écrit qu'il a lu le « Démon du Bien » et il m'en fait beaucoup de compliments. C'est une «excellente étude psychologique du mariage ». Par contre, il est choqué de vos peintures parfois un peu crues de l'amour. Il trouve que ça gâte le livre comme ça gâtait déjà « Pitié pour les Femmes ».

A vous. Vous n'iriez pas faire un petit saut en Alsace ? Strasbourg est à 40 km d'ici et l'on voit beaucoup d'autos strasbourgeoises qui viennent passer la journée.

Baden-Baden est avec Cauterets la seule ville d'eau joliment située que je connaisse.

Alice.

P.S. J'ai lu qu'il paraîtra dans votre prochain livre une nouvelle figure de jeune fille. Je voudrais qu'elle s'appelle Erika. C'est un nom que je trouve très joli, assez répandu en Allemagne et qui veut dire « Bruyère ».

« Solange » est un nom que j'aime beaucoup aussi ; par contre « Germaine », quelle horreur ! Quand j'étais au lycée, toutes les fillettes s'appelaient Germaine.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 23 septembre 1937
Neuilly

Mon cher Rilet,

Toujours pas de nouvelles de mon manuscrit. Tout de même, je garde bon espoir. Il me paraît absolument inadmissible que Grasset garde si longtemps mon œuvre pour finalement me la rendre sans un mot d'explication et sans l'avoir lue.

Du reste, lui-même personnellement me l'a dit quand je lui ai téléphoné le 25 juillet dernier : « Croyez-vous que j'aurais gardé si longtemps votre manuscrit si j'avais voulu vous le refuser ? Tranquillisez-vous ».

D'ailleurs, il doit être parfaitement juste comme vous le croyez que la maison Grasset prise en bloc ne veuille pas de mon bouquin. Heureusement pour moi, ce n'est pas elle qui décide mais Grasset lui-même. Je garde donc un espoir relatif.

Ce que je sais en tout cas, c'est que si Grasset me refuse, je n'ai aucune chance auprès d'un autre éditeur. Je serais donc effroyablement embêtée.

Pour ce qui est de mon bouquin, je crois que j'ai du talent, qu'il est impossible de ne pas le reconnaître si on s'intéresse un peu à moi. Je crois enfin, (après y avoir réfléchi toutes ces vacances), que votre opinion est juste quand vous me dites que la 3ème partie n'est pas la bonne.

De toutes façons que Grasset prenne mon livre, ou qu'il ne le prenne pas, je veux récrire cela.

Il faut que mon Cabrol soit l'exact pendant de l'Andrée des « Jeunes Filles ». Devant Andrée, on a eu ce cri du cœur : « Quelle imbécile ! S'acharner à réclamer l'amour de Costals (1) quand évidemment il ne l'aime pas ! »

Devant mon Cabrol, il faut qu'on ait le même cri du cœur : « Quel imbécile ! S'acharner à faire croire qu'il n'aime pas quand il est évident qu'il aime ! ». Si je puis donner cette impression au lecteur, mon livre alors sera réussi et constituera par la même occasion une « réponse aux Jeunes Filles ».

Il fait beau. Voulez-vous que nous nous voyions au Bois dans mon jardin ? Cela me ferait plaisir.

J'ai lu dans « Beaux-Arts » que vous aviez eu une aventure au Carnaval de Nice. Pas sérieux, j'espère ? Si vous vous mariiez, je crois que j'en aurais un chagrin profond. Je ne vous tuerais pas puisque je vous aime mais j'en aurais du chagrin.

A vous,

Alice.

Note : (1) Alice écrit pour la première fois le nom « Costals » corrigé par Montherlant pour son héros des « Jeunes Filles » suite à la plainte d'un M. Costa !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

2 octobre 1937

Rilet, une nouvelle noire : Grasset m'a recalée.

Je ne m'y attendais pas du tout et pourtant ça ne m'a rien fait. Aimerais-je la gloire moins que je l'imagine ? Je me souviens que le jour où vous m'avez écrit que vous ne m'aimiez pas, - ce qui était d'ailleurs faux – j'ai eu une peine effroyable.

Que faire maintenant ? Je n'ai pas la moindre envie d'offrir mon manuscrit à un autre éditeur. Grasset avait plus de raisons qu'un autre de s'intéresser à moi, et puisqu'il ne l'a pas fait.....

Il vaudrait mieux l'écrire à nouveau. J'ai toujours en moi l'heureuse possibilité de mieux faire. J'aimerais que le personnage principal, ce soit de nouveau moi – que vous rentriez un peu dans l'ombre. On ne peint personne mieux que soi-même – surtout quand on est une femme.

J'ai même d'autres idées. Je voudrais faire deux ouvrages séparés de mon manuscrit. L'un s'appellerait « Lettres sur la Vertu » et ce serait une sorte de sur-christianisme sans la foi à l'immortalité de l'âme et sans le dieu personnel.

L'autre serait un roman, mais où je serais peinte moi seule. Il me semble aussi que si les meilleurs fragments de mon oeuvre paraissaient dans une revue, il me serait plus facile ensuite de trouver un éditeur. Mais il faudrait pour cela qu'un directeur de revue s'intéresse à moi, s'occupe un peu de moi. Le talent ne suffit pas, hélas !

Il faudrait, de la part d'un autre, un peu d'intérêt et de gentillesse.

Grasset ne m'a pas l'air d'un mauvais homme. Il est honnête au fond puisqu'il n'a pas voulu, l'an dernier, que je me rende ridicule. Mais il est faible. Sa dérobade en face de moi, me renvoyer le manuscrit sans un mot quand il m'avait lui-même dit qu'il m'écrirait, cela manque évidemment d'allure.

Il doit être comme beaucoup d'hommes. Il fait attention à ne pas faire de mal. Mais il est incapable de faire du bien. Ces gens sont peut-être « sages » ; ils n'auront jamais ce que j'appelle « la vertu ». La vertu, la haute valeur morale, c'est tout autre chose.

A vous, Rilet. Je vous répète que je sépare entièrement mon amitié de mes ambitions littéraires et que je serais toujours heureuse de vous voir – même si vous ne me servez à rien.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi soir 18 oct 37

Rilet,

Je viens de faire une découverte sensationnelle et il faut que vous soyez le premier informé: il n'y a pas de sanctions après la mort. Il ne peut pas y en avoir.

Certitude absolue et éblouissante, basée sur l'idéal même du Saint.

Vous verrez ça dans la 2ème partie des « Chants-de-celui-qui-n'espère-pas ».

C'est l'œuvre à laquelle je m'attache uniquement – et qui doit m'apporter la célébrité. Enfin ma voie ! Elle n'est ni d'être critique littéraire ni d'être romancier ; elle est de suivre la voie des Confucius, Socrate, etc...

Quel désir de vous dépasser, Rilet ! Ne voyez-vous pas comme j'avance et de mois en mois ? Encore 3 kilomètres entre vous et moi, puis 2 seulement, puis 500 mètres, puis ollé ! je vous dépasse...

Ce n'est pas l'ambition qui me brûle dans cette course insensée, oh non ! c'est l'amour. Je me dis que lorsque je serai célèbre, vous voudrez bien de moi comme épouse. Moi, en tous cas, je ne voudrai jamais d'un autre. Vieille fille...ou vous.

Garcia Calderon (1) m'a envoyé son bouquin. Vous seriez bien gentil de me donner son adresse pour que je le remercie. Mais le bouquin ne m'a pas paru bon. Ce qu'il y a de meilleur, c'est ce qui n'est pas de lui. Les dessins, qui sont charmants, d'une netteté, d'une fermeté dans les traits, et la poésie sur les chats. Comme je vous reconnais ! Le même à 13 ans qu'à 41 ! Et ce désir innocent d'être heureux !

Votre amie,

Alice.

J'ai oublié de vous dire que j'aimerais avoir de vos nouvelles. Voulez-vous que je force votre porte ? Je me demande toujours si vous avez contre moi de

« formidables griefs », mais lesquels ? Je vous aime et je le dis franchement ; il n'y a pas de quoi être furieux. Je ne vous demande rien. L'amour, je l'ai bien compris, ne demande rien. Si je vous demandais quelque chose, je ne vous aimerais pas ?

Note (1): **Ventura Garcia Calderon** (1888-1959) est un diplomate et écrivain péruvien, grand ami de Montherlant. Il fut nommé ambassadeur du Pérou à Bruxelles. Il accompagna Montherlant au Festival de Binche en 1938. C'est Garcia Calderon qui téléphona à Montherlant le 10 mai 1940 pour l'avertir de l'entrée des Allemands en Belgique. Montherlant consacra une plaquette à son ami, intitulée *V.G.C*, publiée en 1934.

On ne peut omettre le texte magnifique de Montherlant écrit à propos de l'enterrement de son ami qui fut publié dans *Tous Feux éteints*, Carnets posthumes de Montherlant, pages 50 et 51, Gallimard, 1975. Le voici :

« Enterrement de Ventura Garcia Calderon, ex-ambassadeur du Pérou à Bruxelles, délégué du Pérou à l'Unesco, etc., le 3 novembre 1959, à Saint-François-Xavier. (Note non recueillie à cette date.)

Tout mais pas ça.

L'enterrement de grande première classe. Les draperies noires montant à quinze mètres de haut. Le catafalque de quatre mètres de haut. Des centaines de milliers de francs de couronnes. Et, bien entendu, le coussin avec « tous ses ordres » (rien que six, une pitié).

Dans la nef, des pancartes avec de grosses majuscules : *Représentants de l'Unesco, Membres du Gouvernement*. Quarante chaises réservées derrière chacune. Mais il y a *un* représentant du gouvernement, de trente ans, pas même vêtu de noir. Parmi les trois personnes qui sont sous la pancarte *Représentants de l'Unesco*, une est en imperméable jaune avec, pendant toute la cérémonie, une partie du col relevée par-derrrière.

Des chants qui devraient être chantés par des enfants (rite grégorien) et qui le sont par des femmes. Un enfant de chœur qui sert cet enterrement de grande première classe avec des souliers jaunes.

Quelqu'un m'a dit ensuite que l'ambassadeur du Pérou avait été « tout désarmé ».

Infortuné Ventura. Mais il était parisien, il ne l'était que trop (« il connaissait tout le monde »), peut-être avait-il pressenti la chose, il paraît qu'il avait demandé un enterrement tout simple. C'est l'ambassadeur...l'honneur du Pérou était en jeu. Excellence, vous apprendrez à connaître mieux les naturels chez qui vous êtes en poste. Cela fait partie de vos attributions.

Ventura qui était la gentillesse même, cadeaux aux amis, pensions aux belles, dites-le avec des fleurs, et que ça saute : caviar par-ci, champagne par-là, jamais rien d'assez cher, mais aussi vraiment cordial, vraiment dévoué, vraiment ami, et avec cela sensible, sentimental, à la merci d'un rien. Il a payé pour tout ça. Il a payé de n'avoir pas été mufle, et ça se paie cher, dans *cette France que nous aimons*.¹ »
(1. Titre d'un livre de Ventura Calderon)

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 21 octobre 37

Cher Rilet,

Je vous ai téléphoné ce matin, mais, à ce moment, je n'avais pas encore lu votre livre. Je ne peux donc vous remercier que maintenant, après l'avoir lu.

L'article qui est le plus selon mon cœur est celui que vous intitulez « Le supplice d'être deux ». Vous écrivez que, quand vous êtes seul, vous n'allez jamais au café. Moi non plus. Alors, pourquoi diable y allons-nous quand nous sommes ensemble ?

J'ai aussi lu avec un peu d'effarement que vous mangiez dans des restaurants à 7 francs. Vous allez raccourcir votre vie d'au moins 20 ans ! Avant de songer aux gens qui sont autour de vous, l'intelligence exigerait que vous songiez à ne pas attraper un cancer à l'estomac. Heureusement que vous dites que c'est l'exception, que vous n'y mangez pas tous les jours. Je vous en supplie !

Mais venons à l'art. Savez-vous, (*Les Bestiaires*, déjà, me l'avaient fait pressentir), que vous êtes un splendide peintre de paysages ?)

Il y a, pages 86 et 87, une description de la Provence en peu de lignes et qui est d'une parfaite beauté. Savez-vous que je l'ai relue trois fois, cette description, et à mi-voix, pour en goûter tous les détails ? : « Je revois un fleuve désert et d'azur que parcourt un mistral furieux... » Diable, comment dépasser cela ! Les 30 centimètres que je voyais l'autre soir entre vous et moi se sont brusquement allongés. (Mais comme je vous aime, ça me fait plaisir.)

Autre chose. Je vous ai tant traité de génie qu'il faut maintenant que je vous traite un peu d'idiot. J'ai relu dernièrement *Explicit Mysterium* et, parmi les belles choses, j'y ai cueilli une sottise de taille. Vous dites que la survie « a ses chances ». Mais elle n'a aucune chance, voyons, aucune ! Supposer que vous serez vivant quand vous serez mort, c'est supposer un triangle carré. Il y a beau temps que la science vous répète que lorsque votre cerveau sera en décomposition, il sera impossible – absolument impossible – que vos souvenirs (et par conséquent votre individualité) fixés par votre cerveau restent. C'est une stupidité de supposer cela.

Le dernier bastion, je le sais, c'était la morale. Mais celui-ci croule de la même façon. En effet, pour admettre les sanctions après la mort, un Dieu qui punit et qui récompense, vous êtes forcé de poser en axiome que ce Dieu, par conséquent **que**

-342-bis

le bien oblige. J'ai lu ça dans tous les bouquins religieux. Si le bien n'oblige pas, plus de sanctions, ces gens avouent tous ça et c'est évident. Or le témoignage de la conscience est formel : **LE BIEN N'OBLIGE PAS.** Il est stupéfiant qu'on n'ait pas vu ça plutôt ; que la prêtraille, pendant deux mille ans, ait pu confondre ces notions absolument antagonistes de devoirs et de vertu et les barbouiller sans cesse ensemble aux oreilles des fidèles assommés.

Mais ils ne vont pas ensemble. Le bien ne sera jamais sanctionné pour la bonne raison qu'il refuse lui-même toute sanction. Est-ce clair ?

Au revoir, Rilet, j'attends votre coup de téléphone lundi, comme vous l'avez dit.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 27 octobre 37

Rilet, ça va admirablement.

Mes « Chants de celui qui n'espère pas » se dessinent dans ma tête comme un foudroyant chef d'œuvre. Je souris, mais je n'exagère rien. On n'aura jamais rien lu de tel. Et on n'aura jamais rien lu de si beau.

Pourvu qu'on ne le comprenne pas ! Pourvu qu'on me fiche la paix ! Je tremble en pensant que les gens pourraient s'apercevoir que c'est un chef- d'œuvre. En ce cas, qu'est-ce que nous ferions, dites, Rilet ?

A aucun prix et sous aucun prétexte, je ne veux être empoisonnée (et aussi gâtée) par l'admiration des gens.

Je vous propose – en ce cas – de filer avec vous dans une île de la Polynésie. Nous nous couronnerons de fleurs et nous serons heureux. Pendant ce temps, en Europe, les gens feront leurs cacas sur mes Chants.

Je vous envoie mes notes utilisées. Lisez-les, mais ne les copiez pas. Vous pouvez les garder.

A vous, quand nous voyons-nous ? Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 30 octobre 1937

Cher Rilet, je suis étonnée que vous n'ayez pas téléphoné ; nous devons nous voir.

Le plus simple serait peut-être que vous veniez à la maison une après-midi vers 4h1/2. Voulez-vous mercredi, jeudi ou vendredi prochain ? Je vous téléphonerai mercredi matin pour savoir.

Nous parlerons de la mortalité de l'âme. Je le dis en souriant car je pense tout de même qu'un homme sur 10 millions passera au travers de la mort. L'idée d'un « jugement » après la mort est idiot mais il n'est pas idiot de supposer qu'un homme qui aurait vu Dieu pendant sa vie avec une clarté parfaite (ainsi donc un génie et un

saint) conservera cette vue dans la mort, accompagnée d'une sorte de conscience impersonnelle. Mais je le répète, ça n'arrive qu'une fois sur 10 millions d'hommes : tout le reste sombre dans le néant. Autre découverte : saviez-vous que le désir de bonheur est un désir divin ? Il l'est parce que le bonheur est évidemment irréalisable. C'est une stupidité sublime ; par conséquent, c'est Dieu.

A vous, Rilet,

Alice

Quand vous mangez une côtelette, c'est Dieu qui s'amuse. Moi-même, j'ai tant voulu faire l'amour non pas par lubricité (!) mais parce que je voulais que Dieu s'amuse. Divinité du plaisir.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 10 novembre 37

Mon cher Rilet,

Un petit mot seulement. J'ai relu Pascal cette nuit. Larmes, sanglots d'amour. Pauvre, pauvre Pascal ! Comme il voulait être un saint ! Et il n'en est pas un, ça crève les yeux. Cette certitude à laquelle il aspirait, il ne l'a jamais connue. (Sans quoi, n'est-ce pas, il n'aurait pas « parié ». Le saint ne parie pas.) Mais quel pathétique ! Coeur à coeur contre lui.

Cette recherche ardente, c'est la nôtre. Cet intérêt passionné pour ce qui seul compte, c'est le nôtre. Cette sincérité brûlante, vraiment un miracle de vérité et de sincérité, tout cela est nôtre. Un sublime génie.

Mon idée est que nous devons aller plus loin que lui. Là où il a laissé le problème, nous devons le reprendre et trouver la solution. (1) Car elle est là, la solution, au plus chaud de notre cœur. Elle n'est pas dans le christianisme, comme il l'avait cru, mais elle est dans notre cœur. Soyons donc Pascal à nouveau. Mais des Pascal délivrés.

Au revoir, très cher. Je serai vendredi à votre conférence mais j'aurais voulu vous voir seule à seul. Moi seule puis compter pour vous. Moi seule, et même si vous avez des centaines d'amis.

Alice.

Note (1) : Un double zéro dessiné par Montherlant dans la marge.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 13 novembre 1937

Rilet,

Je suis dégoûtée. Figurez-vous que Paulhan, à qui j'avais offert mes « Chants » n'en a pas voulu. Pourquoi n'en a-t-il pas voulu ? J'ai dix fois plus de talent que tous les gens qu'il imprime.

J'ai lu dans sa Revue les plus noires idioties. Et il n'en a pas voulu.

Je pense avec tristesse à mon destin. Des choses que je pourrais avoir (argent, satisfactions terrestres) mais que je méprise, pour lesquelles je n'ai pas assez de crachats. A côté de ça, des choses que j'aime (amour, gloire) mais qui me sont refusées impitoyablement. Que faire ?

Evidemment, il reste la mort. Je ne vois que ça. Devenir « comme les autres », ça JAMAIS, JAMAIS, JAMAIS.

A vous,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 18 novembre 1937

Votre gloire, mon cher Rilet, vous rend-elle oublieux ? Vous aviez promis de me téléphoner. Vous aviez même ajouté « sans blague », alors ?

J'ai porté mes « Chants » à François Le Grix mais j'ai peu d'espoir. Quand je lui ai développé ma théorie sur le bien, attirance vers la mort, il a trouvé que cela lui paraissait « très contestable ». Donc peu d'espoir et je ne vois vraiment aucune autre Revue à laquelle je pourrais offrir cette œuvre. Je suis embêtée au dernier point. En effet, mes idées sont originales et mon style au-dessus de tout éloge, que faut-il donc de plus ?

M. François Le Grix m'a fait l'effet d'une punaise. Ce n'est pas du tout mon genre. Autant Paulhan me plaît (98% de puissance génératrice (sic); l'air à la fois stupide et hagard qui me séduit tant chez le mâle), autant des hommes dans le genre de Le Grix me laissent froide.

J'aime bien étudier les sentiments sur moi. Comme je ne sors jamais et que je ne vois jamais personne, c'est tout un événement dans ma vie quand je parle à un monsieur. Je constate donc que, tout en n'ayant aucun choix, je ne suis quand même pas apte à aimer n'importe qui. Certainement non. (Je vous dis ça pour que vous soyez flatté que je vous aime.)

Votre conférence, Rilet, n'était pas bonne et j'en ai eu de la peine. Autant celle de la Société de Géographie, il y a quelques années, avait déchaîné l'approbation et l'admiration, autant celle-ci a déçu. C'est d'autant plus grave qu'on s'était écrasé pour vous voir, qu'on s'attendait à Dieu sait quoi.

Avoir déçu les gens dans ces conditions est déplorable. Je regrette que vous ne m'ayez pas montré le texte ; sûrement j'aurais su vous mettre en garde contre cette tendance (trop accusée chez vous) à trouver admirable tout ce que vous faites. Il y a de l'admirable, certes, mais il y a aussi des choses qui ne le sont pas du tout et qui vous font du tort.

Je tiens à votre gloire + encore qu'à la mienne.

Au revoir, Rilet, à bientôt j'espère,

Alice

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

19 novembre 1937

Chère Mademoiselle,

J'ai un furoncle à l'intérieur d'une narine, ce qui est douloureux et défigurant. Je vous ferai signe aussitôt que j'aurai repris mon état naturel : cela est promis.

Bien à vous,
Montherlant.

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 23 novembre 37

Cher Rilet, j'aimerais mieux vous voir tout nu que défiguré ; je vous supplie donc de me téléphoner quand vous aurez repris figure humaine. J'espère que ce sera bientôt.

J'ai savouré votre gloire à longs traits, c'est exactement cela qu'il me faudrait à moi. Que des jeunes hommes, par centaines, se pressent autour de moi comme les jeunes filles, mardi dernier, se pressaient autour de vous, Rilet, avec vos cheveux en désordre, votre visage congestionné, vous aviez tout à fait l'air de Vulcain au sortir de la forge. Je vous ai énormément admiré et aimé.

Croyez-vous que la passion de la gloire soit une passion vulgaire ? Je ne le crois pas. Mépriser la gloire quand on ne l'a pas eue, quand on ne pourra jamais l'avoir, c'est ça qui au contraire est signe de bassesse.

Ceci dit, votre conférence ne m'a pas convaincue. Mais pas du tout. D'abord trop de citations. On croirait toujours que vous soutenez des thèses en Sorbonne. Et puis, je suis persuadée que plus un artiste est brillant dans son art, plus il est sordide dans sa vie. J'ignore tout de votre vie, mais je juge d'après moi.

C'est en repassant des chaussettes, c'est en balayant la cuisine que j'ai écrit mes pages les plus inspirées.

Je suppose qu'il en est de même pour tout artiste et que c'est un toupet phénoménal d'essayer de nous faire croire le contraire.

Ces phrases divines, humides de sensualité, et où vous violez les femmes par douzaines, je vous imagine les écrivant en léchant sur un papier une croûte de fromage. Voilà la vie. Et voilà l'art. (1)

Deux choses absolument opposées. Deux choses qui se commandent l'une l'autre mais justement parce qu'elles sont contraires.

Faut-il vous avouer quelque chose ? Je vous crois vierge (à peu de choses près). Et c'est l'extrême sensualité de vos livres qui me fait croire cela. **Tout ce dont vous vous emparez dans vos livres avec une si magnifique exubérance, je le retranche implacablement, de votre vie. (1)**

C'est aussi une des raisons pourquoi l'histoire d'Andrée Hacquebaut ne m'a pas émue ; gentillesse de ma part, certes, et intelligence, mais aussi cette autre chose : si vous aimez si peu Andrée Hacquebaut dans votre livre, c'est que, évidemment, dans votre vie, vous l'aimez beaucoup. On a cru que j'allais me jeter à l'eau après cette histoire. J'avais plutôt envie de me jeter à votre cou.

Vous-même, d'ailleurs, vous « mangez le morceau » en parlant de cette fameuse zone d'ombre. Vous voyez bien que nous sommes d'accord. Tout cela d'ailleurs ne retranche rien à la magnifique sincérité du véritable artiste. Il est sincère, profondément sincère, en mettant dans son art le contraire de ce qu'il y a dans sa vie (car ce contraire, c'est encore lui).

A vous,
Alice.

Note : (1) Un double zéro dessiné par Montherlant en marge de ces phrases.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 26 novembre 37

Rilet, je suis très contente,
a) parce que M. François Le Grix ne m'a pas encore recalée pour mes « Chants ».
b) parce que je récris mon roman qui sera beaucoup mieux. Il s'appellera maintenant le « Rocher de Sisyphe » et la dernière partie formera le « Journal de Liz Croquette ». Quand j'aurai fini, je le ferai taper à la machine et vous aurez un exemplaire. Je voudrais le présenter à la N.R.F.

C'est que je suis tenace ! J'essaierai encore une fois (mais ce sera la dernière, je le jure !) de faire crouler la forteresse Paulhan. Nous allons voir ça.

Je songe aussi à autre chose. Peut-on présenter à plusieurs éditeurs à la fois ? Alain-Fournier, je crois, avait fait ça pour son « Grand Meaulnes » après avoir été recalé.

J'espère que vous allez mieux (1). Hier, à midi et demi, il y a un monsieur enrhumé qui a téléphoné en demandant « M. Larmour » (1). J'ai tout de suite pensé que ce devait être vous.

A propos de téléphone, maman qui vient de lire les « Jeunes Filles » est dans un état épouvantable. Vous êtes menacé des pires foudres, soit que vous veniez à la maison, soit même que vous téléphoniez. Très drôle, tout ça, puisque je vous aime. Mais enfin, je ne voudrais pas vous causer de désagrément. Je vous supplie donc de ne jamais dire votre nom quand vous téléphonez chez moi.

Téléphonez tant que vous voudrez mais quand la communication est établie, ne dites que ce seul mot : « doxa ». Si c'est moi qui suis à l'appareil (et je le suis 9 fois sur 10), je vous reconnaitrai. Si c'est maman, elle dira « Quoi ? » et alors vous reposerez immédiatement, sans répondre. Vous retéléphonerez un quart d'heure après. C'est bien compris ? Le système est sûr.

Gentiment à vous,

Alice

Téléphonez-moi bien vite ! J'ai moi aussi une petite verrue, mais ce n'est pas dans le nez, c'est sur la fesse gauche. Si je vous épousais, je la ferais enlever.

Note : (1) Montherlant avait signalé à Alice qu'il avait subi une intervention chirurgicale : enlèvement d'un furoncle dans le nez.

(2) Montherlant aimait beaucoup faire des farces à ses amis et amies au téléphone en se faisant passer pour un autre; il inventait des noms. Dans ses « Souvenirs » inédits, Elisabeth Zehrfuss raconte cela. A plusieurs reprises, elle fut attrapée par Montherlant, éternel gamin moqueur.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 3 décembre 37

Mon cher Rilet,

Pourquoi ne me donnez-vous pas de nouvelles ? J'espère que vous êtes maintenant tout à fait guéri et que nous pourrons nous voir. Je vous téléphonerai lundi ou mardi. Pourquoi nous voir si peu souvent puisque j'ai de l'amitié pour vous et que j'ai renoncé à l'espoir du mariage ?

A voir votre figure quand nous sommes ensemble, ma présence vous est un délice, alors pourquoi s'en priver ? A moi aussi votre présence est un délice.

J'étais ce soir à la conférence du Prix Goncourt (1) et comme il n'a parlé que de vous, je ne veux pas que vous l'ignoriez. Le prix de Goncourt avait une gueule de chameau (ces têtes d'intellectuels ! à rendre ! je vous trouve presque beau par comparaison), mais comme sa conférence était sur le Roman et les personnages du roman, je ne pouvais pas ne pas m'y intéresser.

Voici ce qu'il a dit sur vous. Il vous a placé dans la 2ème classe de romanciers, ceux qu'il appelle « de mœurs », (la 1ère classe, pour lui, c'est le roman « psychologique » et je me demande vraiment en quoi « Les Jeunes Filles » ne seraient pas un « roman psychologique » ! Folie des classifications !).

Il a aussi démontré, par a + b, que vous étiez dans le fond de l'âme, un timide, ce que je crois vrai. Selon lui, vous ne dominez pas le matériel humain. Vous en êtes l'esclave. Ceci dit à propos des lettres des « Jeunes Filles » (c'est d'ailleurs ce qui constitue (toujours selon lui) votre noblesse).

Il a aussi cité une phrase de vous : « J'aurais aimé tuer une vieille femme ; j'aurais écrit « Crime et Châtiment » mais Dostoïevski a écrit *Crime et Châtiment* et il n'a pas tué de vieille femme. D'où digression, qui m'intéresse toujours, sur l'art et la vie. Vous connaissez mes idées là-dessus : l'artiste est sincère, il se peint lui-même avec une profonde exactitude, mais cette partie de lui qu'il montre dans son art n'a jamais été réalisée (ou réalisée seulement imparfaitement) dans sa vie. J'ajoute que cette partie de lui, manifestée dans l'art et non manifestée dans la vie, est la partie la plus importante.

Un artiste est plus vrai dans ses écrits, aux yeux des personnes cultivées qui le comprennent qu'il ne l'est dans sa vie aux yeux de sa concierge. (Et c'est pourquoi aussi les mères qui croient connaître leurs enfants parce qu'elles lavent leurs caleçons ne les connaissent pas...) (2)

Je suis sûre que si Dostoïevski a si bien peint un assassinat, c'est qu'il avait des dispositions pour cela, que c'était même là sa vraie nature. Et c'est pourquoi sa peinture est si belle, si vraie.

De même, votre vraie nature à vous, Rilet, c'est d'être un grand voluptueux. Je ne seulement que cette volupté, vous la réalisiez dans votre vie, comme vous essayez de le faire croire.

Les gens sont des imbéciles de s'imaginer que l'artiste peint la vie. Il peint le contraire de la vie et par là même, il est plus vrai que la vie.

Affectueusement à vous,

Alice.

même année. Avec ce recueil, Plisnier devient le premier écrivain belge à obtenir le plus prestigieux prix français.
(2) Un double zéro de Montherlant pour cette phrase d'Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 15 décembre 37

Mon cher Rilet,

Je n'ai même pas eu le temps de prononcer entièrement les mots de « Chroniques florentines du XVème siècle » que j'ai vu, immédiatement, 3 bibliothécaires à ma disposition, ouvrant les bouquins et faisant les recherches pour moi.

Voici donc les résultats. A part Dino Compagni, je ne vois aucune de ces chroniques qui soit traduite en français ; elles sont donc inutilisables pour vous.

Il y a des chroniques et des histoires florentines de Pieri, de Donato Velluti, (1) de Goro Dati (2), de Buonaccorso Pitti (3), de Pietro et Domenico Buoninsegni, de Jac.Nardi (4), de Philippe de Nerli (5), de Ben. Varchi, de Sequi, mais tout cela en italien seulement.

Vous en verrez d'ailleurs la liste complète dans le « Manuel de librairie de Brunet, tome 6, page 1438 ».

En français, je vous conseille de lire : Perrens, Histoire de Florence depuis la domination des Médicis jusqu'à la Chute de la République 1434-1531, côte 8° K.102 et Ginguené, Histoire littéraire de l'Italie, tomes I et II, 2. 11072 et 11073.

Ci-joint quelques bulletins tout préparés ; vous n'avez qu'à me téléphoner à 8h ½ le matin avant de partir pour la Bibliothèque. Mais je ne peux venir que l'après-midi, vers 3h ^{1/2}. Neuilly est loin !

Nous pourrions aussi aller à la salle Gaveau, un dimanche après-midi, quand il y a du Wagner ou du Saint-Saëns. La musique m'inspire d'une façon extraordinaire. Si vous vouliez, je prendrais volontiers des billets pour nous deux. Mais il faudrait que vous en manifestiez le désir, bien entendu.

Lisez Schopenhauer. C'est pour moi le plus grand philosophe qui ait jamais existé. Une conception du monde optimiste est forcément une niaiserie. En ce sens, le catholicisme officiel qui fait tout finir par un jugement dernier où les bons sont récompensés et les mauvais punis, est une niaiserie.

Niaiserie également, quoique moins accusée, la théorie de Nietzsche sur le surhomme. Combien le pessimisme d'un Schopenhauer est plus profond !

Je me demande si la première partie du « Fondement de la Morale » ne sera pas un peu ardue pour vous. Il faudrait que « La Critique de la Raison pratique » de Kant vous soit très familière, ce qui n'est pas le cas. Si le début vous est trop dur, sautez tout de suite à la seconde partie, qui est facile.

A vous, bien amicalement, Alice.

P.S. Encore une fois ne m'appellez pas « Mademoiselle » ! C'est idiot ! Quand serez-vous enfin normal ?

Notes : (1) Donato Velluti (* 6. Juli 1313 in Florenz; † 1370 / (2) Gregorio Dati, o Goro Dati (Firenze, 15 aprile 1362 – Firenze, 17 settembre 1435), marchand, diplomate et magistrat florentin, membre d'une très influente famille de marchands drapiers alliée des Strozzi. - Serait mort entre le 5

août et le 28 décembre 1432 / (3) Buonaccorso Pitti (1354-1432) / (4) Jacopo Nardi (né à Florence en 1476 et mort à Venise le 11 mars 1563) était un historien, un dramaturge et un traducteur italien de la Renaissance. Son nom francisé en Jacques Nardi est rencontré dans les ouvrages français. / (5) Filippo de Nerli (1485–1556).

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

19 décembre 37

Vous êtes bien maline (sic) comme rat de bibliothèque (merci pour les fiches) et comme philosophe, vos pensées m'intéressent beaucoup plus, que comme romancière, où vous ne valez pas grand-chose.

J'irai mercredi à la B.N, et pourrai vous voir ensuite de 6 à 7.

A vous,

M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 20 décembre 37

C'est entendu, cher Rilet, pour mercredi. J'arriverai à l'aube à la Bibliothèque, je veux dire entre 3h et 3h1/2.

Surtout, n'allez pas vous perdre dans les catalogues ; je vous montrerai tout ça en arrivant.

Je n'ai en effet aucun talent pour écrire un roman qui ne serait pas mon autobiographie. Mais si je pouvais (comme c'est mon plus cher désir) marcher sur les traces de Boudha ou de Cakya-Monni, ce serait aussi bien.

Je ne voulais seulement pas devenir professeur dans un lycée, ou bien « critique littéraire » dans un journal, ça alors, c'est la m... Aucune gloire à attendre de ces marécages.

A propos je me rappelle une curieuse prophétie sur moi-même, que j'ai faite quand j'avais 17 ans.

- Que comptes-tu entreprendre dans la vie ?
- (moi, à 17 ans) : « Je serai célèbre et je mourrai. »
- Bigre ! et célèbre comment ? «
- J'inventerai une religion nouvelle ».

Je n'ai jamais oublié cette prophétie. Et aujourd'hui j'y repense, avec une étrange stupéfaction et un étrange bonheur : si c'était vrai ?

Amicalement à vous,

Alice

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

31 décembre 37

Mademoiselle,

Je viendrai lundi toute la journée à la B.N.

Europe prendrait peut-être vos pensées. Je suis bien avec son directeur Jean Cassou. A vous

M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

31 décembre 1937

Mon cher Rilet,

J'espère vous voir lundi à la Bibliothèque. Je suis très contente quand je vous vois. Je songe avec un peu de rancune contre moi-même que si je ne vous avais pas proposé de devenir mon époux, je vous aurais vu sans doute plus souvent. A quoi cela m'a-t-il servi ?

Vous n'êtes pas devenu mon époux et j'ai été privée de votre amitié, qui m'est douce.

Rapportez-moi les « Chants de la Douceur ». Avec vos remarques. C'est presque un devoir de réfléchir profondément sur ces choses de Dieu quand on est dans tout l'éclat de la force physique et intellectuelle.

Nous devrions tâcher maintenant de nous faire une idée claire. Alors quand viendra l'affaiblissement et la mort, nous pourrons (espérons-le) nous conduire proprement. Par « se conduire proprement », j'entends avoir le courage et la force de refuser un prêtre à notre lit de mort. Dans toute la force de notre intelligence, nous décidons aujourd'hui que ces gens-là, loin de rendre plus claire la vue de Dieu (comme ce serait leur fonction), l'obscurcissent. Il faut donc les rejeter. Rejeter leur présence, rejeter leurs mensonges, rejeter leur sacrement. J'espère ça pour vous et pour moi.

Et encore une fois : être bon. Car je suis persuadée que si la mort est le néant (c'est absolument certain) par contre celui qui est bon meurt avec plus de facilité et avec plus de douceur. La bonté devrait être la seule obligation religieuse, et aussi ce fait de chercher, de s'interroger soi-même sur ce que l'on pense. **Les prières ne servent à rien, sont même un peu ridicules puisqu'en fin de compte on se prie soi-même.** (1)

Je suis contente d'être d'accord avec vous sur ces choses. Je ne pourrais pas aimer un athée, quelqu'un qui ne croit pas que le bien est divin. Et pas davantage un catholique, que je prends pour un imbécile.

Je suis contente que vous ayez déserté le catholicisme. Mais l'avez-vous fait pour des raisons vraiment hautes ? L'avez-vous fait par soif de sincérité ? par soif d'adorer un Dieu qui soit vraiment un Dieu et non la caricature assez répugnante qu'en donnent les prêtres ?

Interrogez-vous bien là-dessus. Si vous aviez abandonné le catholicisme (comme beaucoup) simplement par honte d'avouer vos péchés, loin de vous féliciter, je vous blâmeraais.

Excusez-moi. Et bonne année.
Votre amie, Alice.

